



LA TRAITE DES NOIRS,

DRAME EN CINQ ACTES,

Par M. Charles Desnoyer et Alboize,

DÉCORS DE MM. FILASTRE ET CAMBON,

MUSIQUE DE M. FRANCASTEL,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉÂTRE NATIONAL DU CIRQUE,
LE 24 AVRIL 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LÉONARD, lieutenant de marine.....	M. HENRI.	UN OFFICIER DE MARINE.	M. EDMOND.
FRÉDÉRIC, son frère, même grade.....	M. STORLEY.	UN PILOTE.....	M. FONTALLARD.
BARCKAM, nègre.....	M. GAUTHIER.	UN MATELOT.....	M. FERDINAND.
MAFOUC, nègre.....	M. JOSEPH.	UN CAPITAINE DE VAISSEAU ANGLAIS.....	M. CHÉRI.
PITRE, matelot.....	M. PARENY.	SON LIEUTENANT.....	M. PROVOST.
FIL-A-VOILE, mousse....	M ^{lle} LÉONTINE.	UN MATELOT ANGLAIS.....	M. ÉT. ANN.
RADAME, roi des nègres..	M. DARCOURT.	UN AUTRE MATELOT ANGLAIS.....	M. BANET.
TINKING, père de Barckam.....	M. PRADIER.	UN NÈGRE, ami de Barckam.....	M. LAURENÇON.
PRAIDA, mulâtresse, sa femme.....	M ^{lle} CÉLINA MAILLET.	UN AUTRE NÈGRE, chantant au 4 ^e acte.....	M. DELAUNAY.
BEDOUC, son fils (12 ans).	M ^{lle} LÉONIDE.	UN AUBERGISTE.....	M. BONNET.
NIQUELET, armateur, négrier.....	M. NEUVILLE.	UN COMMANDEUR DES NÈGRES.....	M. LANGLOIS.
YVON, matelot.....	M. SIGNOL.	UN ACHÉTEUR (1 ^{er} acte).	M. DELAUNAY.
UN AMIRAL.....	M. AUGUSTE Z.	DES MATELOTS, DES NÈGRES, DES NÈGRESSES, etc.	

La scène se passa à l'île Bourbon, en mer, et à Madagascar.

ACTE PREMIER.

UN NAUFRAGE.

Vue pittoresque de l'île Bourbon; au fond, la mer; à la droite du public, sur le devant de la scène, une auberge. Tous les personnages entrent au début de la gauche par une route pratiquée dans les rochers qui bordent la mer.

SCÈNE PREMIÈRE.

NIQUELET, LE COMMANDEUR, PRU-
PLE, MARCHANDS, NÈGRES, YVON, MA-
TELOTS, UN PILOTE.

(Au lever du rideau on voit deux nègres et une négresse qui sont à demi couchés sur le rivage. Tout le monde est groupé autour d'eux.)

LE COMMANDEUR. Allons, messieurs, il

n'en reste plus que trois. Qui veut un beau nègre? une superbe négresse? qui veut un esclave? qui se présente pour acheter?... voilà la marchandise, examinez-la bien, la vue n'en coûte rien.

YVON. Sacré père Laligne, si j'étais sûr de rester seulement huit jours à terre, j'achèterais la négresse... elle m'a donné dans l'œil.



NIQUELET. Achète toujours, mon garçon, achète; si tu veux t'en défaire, je te la reprendrai.

YVON. Au même prix?

NIQUELET. Nous verrons...

YVON. Dites donc, pilote, je crois qu'il veut aussi me mettre dedans, le père Niquelet.

LE PILOTE. Ça m'en a tout l'air.

YVON. Père Niquelet, je vous la loue, cette négresse, si vous voulez.

NIQUELET. Insolent!... est-ce que je loue des femmes?... je les vends.

UN ACHÉTEUR. Je voudrais avoir un nègre.

NIQUELET. Rien de plus facile, monsieur; voilà ce qui nous reste de la vente de ce matin; mais si aucun de ceux-là ne vous convient, j'en ai d'autres.

L'ACHÉTEUR. Voyons d'abord ceux-ci.

NIQUELET. Commandeur, faites approcher les nègres en vente.

LE COMMANDEUR, *faisant claquer son fouet.* Allons, debout, debout! et allez à votre maître.

(Les négresses se lèvent et vont vers Niquelet.)

NIQUELET. Est-ce un nègre adroit, un nègre fort, un nègre bien fait que vous désirez, ou bien une négresse?...

L'ACHÉTEUR. Je veux un nègre.

NIQUELET. Choisissez, monsieur; celui-ci est un Yолоf. On le reconnaît à sa taille svelte et souple; tous ses mouvements sont gracieux... Faites-le donc remuer un peu, commandeur.

LE COMMANDEUR, *lui donnant des coups de fouet.* Saute donc, Yолоf, saute, anime-toi.

L'ACHÉTEUR. Je préférerais celui-ci.

NIQUELET. Monsieur est connaisseur.... Celui-ci est un Malgache, race pure, acheté sur les lieux; et, comme vous le savez, c'est la race la plus intelligente. Tel que vous le voyez, ce nègre est un excellent cuisinier; il m'a coûté six mois d'apprentissage. Il est en outre très-bon ouvrier en menuiserie.

L'ACHÉTEUR. Et quel est le prix?

NIQUELET. Trois mille six cent francs; c'est pour rien.

L'ACHÉTEUR. C'est beaucoup trop cher.

NIQUELET. Songez donc, monsieur, à ce qu'il me coûte. Six mois d'apprentissage... et puis il est beau, bien fait, jeune, bien portant, aucun défaut physique.... voyez plutôt....

L'ACHÉTEUR. C'est inutile. Combien ce dernier?

NIQUELET. C'est un Mozambique, tout

ce qu'il y a de plus vigoureux... une force musculaire comme on n'en voit que chez ces gens-là... Tâtez, tâtez, monsieur, ce bras, cette poitrine... on dirait du fer... Soulevez cette barre de bois, *allons!*

(Le nègre soulève la barre de bois. Le commandeur lui donne quelques coups de fouet.)

NIQUELET. Vous voyez, sans effort...

L'ACHÉTEUR. Je crois pourtant que sans le fouet du commandeur...

NIQUELET. Il faut bien l'encourager un peu... Tenez, il n'est pas fatigué; il est tout prêt à recommencer.

L'ACHÉTEUR. Combien me le vendez-vous?

NIQUELET. Trois mille francs.

L'ACHÉTEUR. C'est trop.

NIQUELET. Je ne surrais jamais.

L'ACHÉTEUR. Mais trois mille francs!...

NIQUELET. C'est le prix courant des Mozambiques... vous le savez, dernier tarif de la bourse. Ils ont monté; la race s'épuise.

L'ACHÉTEUR. Quel âge a-t-il?

NIQUELET. Vingt ans. Ça fera un excellent planteur; je vous engage à le prendre, et vous le donnez de confiance.

L'ACHÉTEUR. Vous m'en répondez?

NIQUELET. Je suis assez connu pour cela; ma bonne foi est patente. Depuis quinze ans que je fais faire la traite, je n'ai pas reçu un seul reproche sur ma marchandise, informez-vous plutôt. Les nègres marqués à mon coin n'ont jamais failli.

L'ACHÉTEUR. Je m'en rapporte à vous: voici un billet de mille écus.

NIQUELET. Très-bien: voici mon nègre.

L'ACHÉTEUR. Il est baptisé au moins?

NIQUELET. Certainement... est-ce que j'aurais manqué à cette formalité?... Dieu maudirait mon commerce... Voici son extrait de baptême: il s'appelle Jacques. Allons, Jacques, voici ton nouveau maître.

LE COMMANDEUR. Tu n'entends donc pas: voilà ton nouveau maître. A genoux donc!

(Le commandeur fait mettre le nègre à genoux.)

NIQUELET. Je vous recommande un peu de sévérité dans les premiers jours... quelques coups de fouet pour l'acclimater, et bientôt il n'y pensera plus. Adieu, monsieur.

L'ACHÉTEUR. Adieu.

(Il sort suivi du nègre.)

NIQUELET. Maintenant fermons la vente. Commandeur, il est déjà tard. Où sont les autres nègres?

LE COMMANDEUR. A deux pas d'ici, sur le môle... chargeant ce bois que vous avez acheté.



NIQUELET. Ramenons ceux-ci à leurs camarades, et qu'ils les aident dans leur travail.

LE COMMANDEUR. Il suffit. Allons, en route!

(Sortie du commandeur et des nègres.)

SCENE II.

NIQUELET, LE PILOTE, YVON, MATELOTS.

LE PILOTE. Il me semble, monsieur Niquelet, que vous avez fait de bonnes affaires ce matin.

NIQUELET. Pas tant que vous croyez, pilote, pas tant que vous croyez : le nègre est une marchandise si susceptible...

YVON. Je ne vois pas trop où est la perte,

NIQUELET. Tu ne vois pas ça, toi? Eh bien! moi, je te dirai qu'il faut toujours compter vingt pour cent par an de déchet sur le nombre brut des nègres.... Ça t'étonne?

YVON. Ma foi, oui.

NIQUELET. C'est pourtant bien clair : d'abord, la nostalgie qui les atteint presque tous; puis, le changement de climat, les premières épreuves du travail.... Et ceux qui s'évadent donc!..... ces imbécilles qui tiennent à leur pays, qui s'enfuient dans les montagnes, qui deviennent nègres marrons... Les Malgaches surtout... il faut les surveiller avec un soin tout particulier; ils n'ont pas plus de bonne foi qu'un voleur de grand chemin. Peu leur importe qu'ils aient coûté douze ou quinze cent francs, ils s'échappent comme s'ils s'appartenaient, comme s'ils ne faisaient de tort à personne... Et ceux qui se laissent mourir... en voilà une filouterie... Tiens, ce sont les Cafres qui nous jouent ce tour-là... c'est étonnant combien ces coquins-là ont de facilité à aller dans l'autre monde... Dernièrement, un de mes amis en a perdu trois qui se sont laissés mourir de faim!... comme je vous les aurais fait manger et boire de force, moi... Il n'y a qu'à voir mes nègres aux heures des repas, ils dévorent : bon appétit, ou vingt coups de fouet... et ils ont toujours bon appétit... Ah! justement les voici.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LE COMMANDEUR NÈGRES.

(Les nègres descendent péniblement la colline, portant des fardeaux. Le commandeur leur donne des coups de fouet pour les faire marcher.)

NIQUELET. Voyez, voyez, comme tout ça marche... Halte! laissez-les reposer ici, commandeur; je suis bien aise de les voir un moment.

LE COMMANDEUR. Allons, halte! et déposez vos fardeaux.

(Les nègres obéissent et se couchent tristement à terre.)

YVON. Plus souvent que je ferais ce métier, si j'étais nègre.

NIQUELET. Veux-tu bien te taire... Ah ça, mais dites-moi donc, commandeur, ces nègres me paraissent bien tristes?

LE COMMANDEUR. En effet, maître, je m'en étais moi-même aperçu. Depuis quelques jours ils sont ainsi.

NIQUELET. Diable! il faut prendre garde à cela. Ils n'auraient qu'à tomber malades, dépérir, se détériorer; ce serait une perte énorme pour moi... Et si, par malheur, ils venaient à mourir!... je serais ruiné.

LE COMMANDEUR. Maître, ils sont tous Mozambiques, et de la même tribu.

NIQUELET. C'est un grand malheur!... quand ils parlent tous le même langage, quand ils sont compatriotes, ils s'entretiennent de leur patrie, ils pleurent ou ils forment des complots d'évasion... Heureusement, ma nouvelle cargaison ne peut tarder à arriver; j'espère qu'il y aura des esclaves de toutes les tribus; on les mélangera... Mais, en attendant, il ne faut pas souffrir cette tristesse... Allons, allons, qu'ils se lèvent, qu'ils chantent, qu'ils dansent.... en un mot, qu'ils soient gais, ou vingt coups de fouet à tous ceux qui ont les épaules assez larges pour les supporter sans que cela les détériore.

LE COMMANDEUR. Allons! debout, debout...

(Les nègres se lèvent et se tiennent les bras croisés et la tête baissée.)

NIQUELET. Ah ça, mais il le font exprès, ces animaux-là. Qu'on soit gai, entendez-vous... oh! vous ne voulez pas être gais, mes farceurs. Ils sont Mozambiques, n'est-ce pas?... eh bien! commandeur, faites-leur danser la *chêga*, la danse de leur pays... Allons, esclaves, dansez, dansez, je vous l'ordonne.

che et à la tête d'un de mes bricks. Je le crois brave, fou, entreprenant.

LE CAPITAINE. Oui, un vaurien, ce que vous appelez en France un homme aimable..... criblé de dettes, jouant toujours, toujours léger d'argent, et disposé à tout faire pour en gagner, tout, même votre commerce, monsieur l'armateur.

NIQUELET. Mon commerce, mon commerce ressemble à celui de tous mes confrères; je le fais avec toute la probité possible, et il est plus dangereux que vous ne pensez. On y fait des pertes considérables, et aujourd'hui surtout, je suis fort inquiet sur le sort du dernier navire que j'ai expédié à Madagascar, et dont je n'ai point de nouvelles.

LE CAPITAINE. Oh! soyez tranquille, il arrivera à bon port; mais tenez, voilà celui que nous attendions.

NIQUELET. M. Frédéric, enfin!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, FRÉDÉRIC.

NIQUELET. Arrivez donc, trainard; on vous attend depuis une heure.

FRÉDÉRIC. Ce n'est pas ma faute, j'aurais été ici une heure avant le rendez-vous, si cela m'eût été possible. Mais figurez-vous qu'il a pris envie à l'amiral de me condamner à deux jours d'arrêts forcés à bord.

LE CAPITAINE. Pourquoi donc?

FRÉDÉRIC. Oh! pour mille choses; est-ce que je sais? Parce que j'aime mieux passer la nuit chez ma maîtresse que dans mon hamac; parce que mes chefs disent que je suis impertinent; parce que mes créanciers assurent que j'ai des dettes... *et cætera*. Mais aujourd'hui, j'ai été plus adroit qu'eux. Lorsque j'ai reçu le billet qui me donnait rendez-vous ici pour passer la nuit à boire et à jouer, j'ai trouvé ça plus gai que de rester à bâiller dans une cabine; en conséquence, j'ai grisé le matelot qui était de garde à ma porte, et me voilà.

LE CAPITAINE. Je vous reconnais bien là, vous autres Français! Quelle légèreté! quelle étourderie! Rompre ainsi des arrêts forcés est chose grave dans notre état.

FRÉDÉRIC. Ah ça, m'a-t-on fait venir ici pour me faire de la morale ou pour faire une orgie?..... C'est bien assez de mon frère Léonard quand il se met à prêcher. Quoique je sois son aîné, il me traite

comme un cadet... il n'en finit jamais... drôle de corps que mon frère Léonard; marin comme moi, mais savant comme un académicien, réfléchi comme un quaker et sage comme une demoiselle... Ah ça, nous sommes ici entre hommes seulement?

LE CAPITAINE. Sans doute.

FRÉDÉRIC. Alors, nous allons jouer.

NIQUELET. Certainement.

FRÉDÉRIC. Ça se trouve bien, je n'ai pas le sou. Qui veut me prêter de l'argent?

LE CAPITAINE. Est-ce que ça se demande? L'armateur.

FRÉDÉRIC. C'est juste; père Niquelet, nous nous associons, si vous voulez.

NIQUELET. Non. J'aime mieux vous prêter. Chacun pour soi.

FRÉDÉRIC. Et le hasard pour tous... ça va... Entrons donc dans l'auberge.

TOUS. Entrons.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, UN MATELOT.

LE MATELOT. Monsieur Niquelet!..... monsieur Niquelet!.....

NIQUELET. Qu'est-ce que c'est?

LE MATELOT. Une lettre..... qui vous donne des nouvelles de votre navire..... Il paraît que c'est pressé; on m'a dit de venir vous trouver ici.

NIQUELET. Donne, donne, mon garçon.

LE CAPITAINE. S'agit-il du navire en question?

NIQUELET. Je l'espère... voyons. (*Il lit.*) « Monsieur, j'ai rencontré pendant ma » traversée le brick l'*Épervier*, dont vous » êtes l'armateur. » (*Haut.*) C'est cela même... (*Lisant.*) « Le capitaine venait » d'être égorgé par des nègres révoltés. » (*Haut.*) Ah! mon Dieu! (*Lisant.*) « Tout » l'équipage était à fond de cale. » (*Haut.*) Je suis ruiné. (*Lisant.*) « J'ai rétabli l'ordre sur votre brick et en ai donné le » commandement à mon second, le lieutenant Léonard. »

FRÉDÉRIC. Mon frère?

NIQUELET, continuant à lire. « Le gros » tems nous a séparés; mais, venant moi-même de jeter l'ancre à l'île Bourbon, » je ne crois pas que vous tardiez à voir » arriver votre brick dont la conduite est » confiée au plus habile officier de la marine. J'ai l'honneur d'être, etc. *DAL-* » *MONT*, capitaine du vaisseau de l'état le » *Vigilant.* »

FRÉDÉRIC. Bravo !... je vais revoir mon frère...

NIQUELET. Et moi, j'ai mes nègres... Il ne me dit pas seulement s'ils sont en bon état, et si ce sont de beaux hommes...

FRÉDÉRIC. Oh ! il est bien question de vos nègres... A table.

TOUS. A table.

(Pendant que les officiers cotreent dans l'auberge, Yvon et les matelots descendent la colline, tenant chacun une femme sous le bras. Ils font le tour du théâtre.)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS. L'AUBERGISTE.

YVON. Là ! maintenant aux poissons et aux vivres. Holà ! hé ! gargarier...

L'AUBERGISTE. Que voulez-vous, messieurs ?

YVON. Tout ce que tu as. Est-ce qu'il y a rien de trop bon pour le sexe et la marine ? Apporte la marmite tout entière, fais monter un tonneau, un bassin de punch, une montagne de biscuits et une fontaine de rack.

L'AUBERGISTE. Mais cela coûtera beaucoup...

YVON. Et nous paierons plus encore. Tiens, voilà de l'or ; allons, camarades, apportez à la masse : chacun sa part de la dernière prise.

TOUS. Voilà, voilà !...

YVON. Dites donc, vous en reste-t-il encore ?

TOUS. Oui, oui.

YVON. Eh ben ! puisque nous emmenons demain, nous ne pouvons pas le garder.

UN MATELOT. J'aimerais mieux le sondre ou le jeter à la mer.

YVON. Eh ben ! je ne vois qu'un moyen de dépenser notre argent, c'est d'acheter cette maison.

UN MATELOT. Qu'est ce que nous en ferons ?

YVON. Nous y mettrons le feu... c'est ça une idée !...

TOUS. Oui, oui, le feu !

YVON, à l'aubergiste. Dis donc, veux-tu nous vendre ta maison ?

L'AUBERGISTE. Du tout, pour ce que vous en voulez faire.

YVON. Qu'est-ce que ça te fait, si on te la paie ?

L'AUBERGISTE. Du tout, du tout.

YVON. Alors, dis donc, l'enflé, est-ce que tu n'veux pas qu'les les matelots s'amuse ?

L'AUBERGISTE. Je ne veux pas vendre ma maison.

YVON. Eh bien ! brûlons-la sans la payer, ça sera plus drôle.

TOUS. Oui, oui...

L'AUBERGISTE. Au sec urs !... à l'incendie !... au meurtre !...

YVON. Va, va, crie : ça nous est égal...

SCENE X.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, paraissant au balcon. Eh bien ! eh bien ! enfans ! qu'est-ce que c'est donc que ça ?...

YVON. Mon lieutenant, c'est nous qui, sauf votre respect, voulons mettre le feu à la maison.... histoire de rire un moment.

FRÉDÉRIC. Vous voulez donc griller vos officiers.

YVON. Excusez, mon lieutenant, nous ne savions pas qu'il y eût du monde maritime et gradé. (*À l'aubergiste.*) Pourquoi que tu l'as pas dit, surnois ?...

FRÉDÉRIC. A ce qu'il me semble, vous êtes en assez bonne compagnie.

YVON. Je crois bien. Les plus belles princesses de l'île.

FRÉDÉRIC. Eh bien ! je gagne de l'or... voilà pour les princesses.

(Il leur jette une poignée d'or. Chacun s'empresse pour le ramasser ; hommes et femmes se battent. Frédéric rentre.)

SCENE XI.

LES MÊMES, excepté FRÉDÉRIC.

L'AUBERGISTE. Tout est servi.

YVON. En ce cas, la boisson, le chant, la danse, les femmes, et en avant !

(Ils se groupent et se mettent à boire. Orgie de matelots pendant laquelle Yvon chante la revue des marios, danses, etc. Pendant ce temps la ciel s'obscurcit, la tempête commence.)

RONDE.

Air nouveau de M. Francaïtel.

Gais matelots, chantons

L'orgie

A la face rouge ;

Gais matelots, buvons,

Que l'or coule,

Que le vin coule,

Demain peut-être nous mourrons

Jusqu'à demain, buvons, chantons.

A bord le travail nous réclame,

A terre le vin et l'amour ;

Séchans donc vivre au jour le jour

Pour le plaisir, le tabac et la femme.

REPRISE PAR LE CHŒUR.

Gais matelots, etc.

YVON.

A tette il faut boire sans cesse,
Afin de ne point reculer;
Comme à bord il faut chanceler,
Le pied marin est plus sûr dans l'ivresse.

REPRISE, etc.

Gais matelots, etc.

YVON.

Allons, enfans, de l'eau-de-vie,
Le punch, les femmes, la gâté;
Les matelots, en liberté,
D'un seul jour font toute leur vie.

REPRISE, etc.

Gais matelots, etc.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER, MARINS,
puis un instant après L'AMIRAL ET LE
PILOTE.

L'OFFICIER, sur la colline. Par ici...
par ici... On a signalé un navire... le fa-
nal, allumez le fanal...

YVON. Dites donc, les amis, le pilote
avait raison; il y a un fameux grain dans
l'air... Faut dire adieu à nos poulettes, et
voir si on a besoin de nous.

UN MATELOT. Oui. S'il y a un vaisseau
en danger, faut lui porter du secours.

YVON. Adieu, mes amours; nous avons
bien ri, bien bu, bien dansé; à présent,
nous allons peut-être nous noyer; si le
cœur vous en dit, suivez-nous; sinon, re-
tournez dans vos palais, mes princesses.
Voici l'amiral.... Appareillez, poulettes,
appareillez...

(Sortie des femmes.)

L'AMIRAL. Je ne comprends rien à la
manœuvre de ce brick... toute la voilure
donne avec un vent qui pousse vers les
rochers... On dirait que le commandant
veut faire échouer ce navire... Voyez,
voyez, messieurs...

L'AMIRAL. Un pilote; enfin, trouve-t-on
un pilote?

LE PILOTE, entrant. Me voici, mon gé-
néral.

L'AMIRAL. Que dis-tu de la manœuvre
de ce brick?

LE PILOTE. Je dis, mon amiral, que s'il
y a des hommes sur ce vaisseau, il faut
qu'ils aient un terrible compte à dénier
avec les hommes, pour chercher ainsi à
retourner tous à Dieu.

L'AMIRAL. Ne connaît-on pas encore le
nom du commandant?

UN OFFICIER. On vient de le reconnaître
à l'instant. C'est le brick *L'Épervier*: arina-
teur Niquelet, commandant le lieutenant
Léonard.

L'AMIRAL. Léonard!... le meilleur, le
plus brave officier de la marine!... Ce n'est
pas possible, monsieur.

L'OFFICIER. Je suis sûr de ce que j'a-
vance, mon général.

L'AMIRAL. Alors, il se passe quelque
chose d'extraordinaire à bord de ce na-
vire... Là, voyez, sa manœuvre est tou-
jours la même... il va échouer, si l'on n'ar-
rive à temps... toujours force de voile contre
les rochers... Léonard ne connaîtrait-il pas
la plage?...

L'OFFICIER. C'est celui de nous qui la
connaît le mieux.

L'AMIRAL. Alors, je ne sais plus que
croire!... Pilote, pourrez-vous arriver jus-
qu'à eux?

LE PILOTE. Je le tenterai du moins, mon
général; mais j'ai besoin du secours de
deux hommes pour conduire ma barque.

L'AMIRAL, se tournant vers les marins.
Deux hommes pour aller sauver un équi-
page!

YVON, s'avançant avec un autre. Voilà,
mon amiral.

L'AMIRAL. C'est bien, enfans. Capitaine,
prenez les noms de ces quatre hommes.

YVON. C'est inutile, mon général, si
nous n'en revenons pas, à quoi que ça
nous servira?... si nous en revenons, nous
viendrons vous les dire nous-mêmes.

L'AMIRAL. A la bonne heure. Au re voir!
Courage, pilote! Dieu n'abandonne ja-
mais les marins; vous les sauverez, n'est-
ce pas?... En mer!

Tous. En mer!...

(Le pilote et le matelot montent dans la chaloupe
et s'éloignent. L'amiral reste dans le fond et
examine toujours le brick.)

L'AMIRAL. Vite, vite, messieurs, qu'on
allume des feux sur le rivage, afin qu'ils
voient bien où est la terre... que le canon
du fort se fasse entendre.

(Ces ordres s'exécutent.)

L'OFFICIER. Mon amiral, voyez, voyez,
le brick échoue...

NIQUELET. Il échoue...

(On voit le brick échouer dans le lointain; tous les
marins poussent un cri affreux.)

L'AMIRAL. Le vaisseau est perdu. Main-
tenant, enfans, songeons à sauver les
hommes.

(Mouvement général: on jette des amarres pour
sauver les naufragés; Frédéric sort de l'auberge
et se jette à la nage ainsi que beaucoup de

matelots; d'autres montent dans des chaloupes; puis on voit paraître l'équipage de Léonard et des nègres sur des débris de chaloupe; ils abordent, les nègres se sauvent de tous côtés; enfin paraissent dans une chaloupe Léonard, Pitre et Fil-à-Voile.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LÉONARD, PITRE, FIL-À-VOILE.

PITRE. Sacré nom, quelle tempête! Le Père éternel n'est pas de bonne humeur aujourd'hui.

FRÉDÉRIC. Léonard!

LÉONARD. Mon frère!... (*Il l'embrasse.*)
L'amiral!

L'AMIRAL. Oui, monsieur... l'amiral qui a suivi tous vos mouvemens, qui vous a envoyé inutilement un pilote, et qui doit vous demander un compte sévère de votre conduite. Parlez, car votre réponse intéresse l'honneur de toute la marine. Lieutenant Léonard, qu'avez-vous fait du navire qui vous était confié?

LÉONARD. Je répondrai avec franchise : je l'ai fait échouer exprès.

L'AMIRAL et FRÉDÉRIC. Exprès!

L'AMIRAL. C'est exprès que vous avez risqué les jours de tout un équipage!

LÉONARD. Je n'ai risqué les jours de personne; j'ai mis à tems les embarcations à la mer, et tous mes gens sont parvenus au rivage; quant à moi, ce matelot et cet enfant (*il montre Pitre et Fil-à-Voile*) m'ont entraîné de force dans la chaloupe; sans cela je serais mort sur la dernière planche de mon vaisseau.

L'AMIRAL. Votre mort n'eût point effacé votre faute... Mais enfin, expliquez-vous... n'avez-vous rien à dire pour sauver du moins votre honneur? quel inconcevable délire...

LÉONARD. Ah! sans doute... mon action vous révolte, et vous avez le droit de me dire : Le lieutenant Léonard est un mauvais marin; il a manqué à l'honneur, il a noyé son pavillon. Mais moi aussi, mon-

sieur l'amiral, j'ai le droit de dire tout haut devant vous, qui êtes une des gloires de la marine, devant tous mes camarades, j'ai le droit de dire : Pendant que nous étions en mer, nous avons rencontré un vaisseau marchand portant des nègres esclaves qui avaient rompu leurs chaînes. Je reçus l'ordre de le ramener à l'île Bourbon, et de prendre le commandement du vaisseau. Je refusai d'abord; le capitaine insista, le capitaine commanda; il fallut obéir... Mais lorsque nous approchions de la terre, j'entendais les cris des nègres qui invoquaient une tempête pour être engloutis sous les flots, plutôt que de retomber sous le fouet de leurs maîtres. J'entendais ces esclaves, auxquels on refuse le nom d'hommes, maudire l'officier de la marine française, qui était devenu leur geolier; et j'ai regardé mon uniforme, et pour la première fois, j'ai rougi de le porter dans une pareille occasion. Ils étaient tous à mes pieds supplians, impatiens, craignant de voir s'apaiser la tourmente et demandant la liberté pour pouvoir se jeter à la mer... Je n'ai plus hésité : A Dieu seul! me suis-je écrié, à Dieu seul à conduire ce navire! qu'il échoue ou qu'il se sauve, Dieu aura soin de ses enfans... Et, dès ce moment, immobile sur le pont, je croisai les bras et fis cesser les manœuvres... Le vaisseau périt... Mais, par moi, ces malheureux ont pu retrouver leur liberté; mais par moi a été sauvé l'éclat du pavillon national qui n'a pas brillé dans le port pendant que les commandeurs venaient mettre les fers aux esclaves; mais par moi a été sauvé l'honneur de cet uniforme, qui n'est pas celui d'un marchand de chair humaine.

L'AMIRAL. Lieutenant Léonard, votre épée!

LÉONARD. La voilà.

L'AMIRAL. Messieurs, demain, à six heures, conseil de guerre.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

LA FLÉTRISSURE.

Une prison.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONARD, PITRE, FIL-A-VOILE.

(Au lever du rideau, Léonard est assis sur le devant de la scène, et semble rêver profondément; Fil-a-Voile est auprès de lui; Pitre fume de l'autre côté.)

FIL-A-VOILE. Ah ça, mon lieutenant, il paraît que rien ne peut vous égayer?

PITRE. Qu'est-ce que ça te fait, petit sacré nom; le lieutenant n'est-il pas toujours maître en prison comme à bord?

FIL-A-VOILE. Je ne dis pas...

PITRE. Eh bien! s'il veut être triste, il en a le droit, et tu n'as rien à dire ni moi non plus... saus ça...

LÉONARD, s'avançant. Eh bien! mon brave matelot, sans ça...

PITRE. Sans ça, je vous dirais: Mon lieutenant, il sont quinze qui viennent d'entrer là-dedans, après avoir tenu leur conseil de guerre exprès pour nous, et maintenant ils se disputent comme des corsaires pour savoir à quoi ils nous condamneront, mais nous avons la conscience nette comme le grand obusier quand on vient de le nettoyer; par ainsi, ça n'empêche ni de boire, ni de fumer, ni de chanter... Voilà un petit verre... à la santé de celui qui passera e premier!

LÉONARD, buvant. Volontiers, mon canarade, à ma santé!

PITRE. Et pourquoi donc que ce sera vous, puisque je suis le plus vieux?

FIL-A-VOILE. Et pourquoi donc vous, puisque je suis le plus jeune?

LÉONARD. Ce sera moi, parce que je suis le seul coupable, et vous ne serez pas condamnés.

PITRE. Nous ne serons pas condamnés comme vous!... pourquoi donc c't'injustice.

FIL-A-VOILE. Alors, je me révolte aussi, moi.

LÉONARD. Vous avez obéi à mes ordres... et nos juges eux-mêmes vous diront que vous avez fait votre devoir.... Tout à l'heure, lorsqu'on vous a fait retirer tous deux du conseil, j'ai eu soin d'expliquer

vos conduite et la mienne, de vous défendre comme je devais le faire, et le conseil m'a paru décidé à vous acquitter.

PITRE. Vous m'avez défendu, vous... vous m'avez excusé... et pendant que je n'étais pas là encore... Mon lieutenant, je n'aurais jamais cru ça de vous... ça n'est pas bien de faire les choses en cachette... et vous savez bien que sur mer ou sur terre je dois mourir avec vous, si je ne meure pas le premier.

LÉONARD. Mon brave matelot...

FIL-A-VOILE. Ah ça! et moi; est-ce que vous me comptez pour rien dans tout ça?..

PITRE. Toi, tu parleras quand tu auras de la barbe.

LÉONARD. Mes bons amis, combien votre dévouement me touche et m'émeut... Vous seuls au monde, vous vous intéressez à mon sort... vous seuls; car voilà la famille du marin: un matelot et un mousse.

PITRE. Pourtant, mon lieutenant, je connais encore quelqu'un que vous aimez, et qui vous aime aussi, je le crois.

LÉONARD. Mon frère...

PITRE. Oui, votre frère... Marin comme vous, et mauvais sujet comme vous ne l'êtes pas...

FIL-A-VOILE. Il est ici.

LÉONARD. Ici!... en prison... tu l'as vu?

FIL-A-VOILE. Oui, mon lieutenant, au moment où l'on me conduisait au conseil, et il m'a regardé d'un air qui voulait dire: je sais tout...

LÉONARD. Ah! merci, merci! Fil-a-Voile, ce que tu me dis là me fait un bien... car je n'osais en parler; mais l'indifférence de mon frère envers moi était ma plus grande peine en ce moment.

FIL-A-VOILE. Et tenez, je ne me trompe pas... c'est lui, mon lieutenant...

LÉONARD. Oui, c'est lui... c'est ce bon Frédéric.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC. Mon frère! mon pauvre Léonard! toi, ici... en prison!

LÉONARD. Oui, tu l'as vu, il y a vingt-quatre heures qu'ils m'ont fait rendre mon épée, et m'ont conduit ici... Mais toi!...

FRÉDÉRIC. Oh moi! c'est une autre affaire. J'y viens quelquefois, tu le sais... j'ai l'habitude, moi, qui me moque de mes chefs et de la discipline, moi qui ne connais dans la vie que mon plaisir et ma volonté... Mais toi! toi, mon frère! Je suis comme l'amiral, comme le conseil de guerre, je ne te comprends pas... Et c'est pour sauver ce bétail de nègres que tu t'es exposé à perdre la vie...

PITRE, à *File-à-Voile*. Filons notre nœud plus loin, gamin : nous gênons les chefs qui s'expliquent.

(Ils se retirent à l'écart.)

LÉONARD. Frédéric, tu en aurais fait peut-être autant à ma place.

FRÉDÉRIC. Moi.... pour des nègres.... oh! non, j'estime trop l'espèce humaine, quand il s'agit de la conserver; et l'espèce humaine, c'est nous, nous dont la couleur est pure et belle, nous qui savons comprendre et agir... Des nègres!... des nègres!... mais on dirait que tu ne les connais pas, que tu ne les a pas vus depuis que nous sommes à l'île Bourbon... Le nègre est l'animal le plus stupide et le plus laid de nos ménageries.

LÉONARD. Je sais qu'on cherche à les abrutir par l'esclavage et les mauvais traitements; mais tôt ou tard ils montreront qu'ils sont hommes et qu'ils savent se battre et se venger comme nous.

FRÉDÉRIC. Mais dans ce moment le conseil délibère sur ton sort, m'a-t-on dit?...

LÉONARD. Oui... et je ne tremble que pour ces matelots et cet enfant qu'on a voulu juger avec moi... Mais, toi-même, que t'a dit le conseil pour avoir rompu tes arrêts?...

FRÉDÉRIC. Le conseil a été charmant avec moi... d'abord ce n'était qu'un conseil officieux... un conseil de famille... l'amiral m'a fait de la morale, que je n'ai pas écoutée, et puis on m'a dit : « Lieutenant, nous vous conseillons, en amis, de donner immédiatement votre démission, sans cela nous serions forcés... »

LÉONARD. Eh bien! qu'as-tu fait?...

FRÉDÉRIC. Je me suis retiré en demandant le temps de réfléchir, et voici ma démission que je leur apporte.

LÉONARD. Malheureux!... voilà où t'ont conduit tes folies de tout genre.

FRÉDÉRIC. Je te conseille de parler... ta sagesse et ta science t'ont bien mieux servi peut-être, philanthrope marin!...

LÉONARD. Et maintenant que vas-tu devenir? que vas-tu faire?...

FRÉDÉRIC. Est-ce que je sais?... Tout, s'il le faut, rien, si je puis... Il me reste encore un peu d'or, je jouerai... si je gagne, je m'amuserai... si je perds, je chercherai... si je ne trouve pas...

LÉONARD. Si tu ne trouves pas...

FRÉDÉRIC. Un marin n'est pas forcé de mourir sur mer, et à terre il y a encore des pistolets et des balles pour se faire sauter la cervelle dans un cas pressant.

LÉONARD. Oh! Frédéric, Frédéric!...

FRÉDÉRIC. Oh! je suis ainsi bâti, tu le sais... pour avoir de l'or, de l'or que j'aime et qui m'est nécessaire, je ferai tout ce qu'il faudra faire, sans calculer, sans réfléchir... pour ne pas souffrir la misère que je ne saurais supporter, je me tuerai...

LÉONARD. Ainsi, de deux frères, qui tous deux sont entrés dans la marine pour y soutenir l'éclat du nom de leur père, qui tous deux possédaient un grade envié et honorable... pas un seul ne laissera un souvenir de bon marin sur le registre du bord... l'un chassé... l'autre fusillé...

FRÉDÉRIC. Fusillé... fusillé, dis-tu?

LÉONARD. On vient, ce sont eux sans doute...

FRÉDÉRIC, regardant au guichet. Non... ce sont des nègres qu'on amène en prison...

PITRE. Mon lieutenant, voici tous les mauricauds qui étaient avec nous à bord; il paraît qu'on les a arrêtés.

FRÉDÉRIC. Regarde... à quoi t'a servi ta désobéissance?

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, BARCKAM, MAFOUC, NÈGRES.

BARCKAM. Oui, lieutenant, depuis vingt-quatre heures il nous traquent dans le bois et nous donnent la chasse comme à des bêtes fauves... Plus heureux que nous, plusieurs de nos frères sont morts de leurs mains... mais la ruse et le nombre nous ont accablés... nous venons partager votre captivité jusqu'à ce qu'on nous rende à nos maîtres.

PITRE. Eh bien! soyez les bien arrivés, pommes d'ébène, et en avant le tabac et l'eau-de-vie!

FIL-A-VOILE. Buvois toujours, ça ne peut pas faire de mal.

BARCKAM. Merci, merci; avant que nos lèvres effleurent un verre, avant que de lourdes chaînes fassent ployer notre corps, à genoux, frères, à genoux devant ce blanc qui le premier nous a reconnus pour des hommes, qui a eu pitié de nos maux et a voulu nous faire libres ou nous laisser mourir.

(Tous les nègres se jettent aux pieds de Frédéric.)

LÉONARD. Relevez-vous, mes amis... ne sommes-nous pas tous frères, quelles que soient la couleur et la patrie; relevez-vous, vous êtes des hommes, et des hommes ne se prosternent pas devant leur semblable.

PITRE. Allons donc, debout au commandement, mauricauds, exécutez bien la manœuvre.

(Les nègres se relèvent.)

LÉONARD, à Frédéric. Tu l'as vu, mon frère, et maintenant dois-je regretter de les avoir sauvés!...

FRÉDÉRIC. Parce qu'ils se sont mis à genoux devant toi? mais c'est leur état, c'est leur métier, c'est leur devoir... habitude et penchant...

BARCKAM. Lieutenant, c'est la première fois que Barckam a baissé la tête devant un homme, et ce que n'ont pu obtenir le fouet des commandeurs et les tortures des bourreaux, votre frère l'a obtenu par un geste... en me tendant la main.

FRÉDÉRIC. C'est bien, c'est bien, nègre Barckam... en attendant j'aimerais mieux me passer de vos génuflexions et voir Léonard sur son beau brick, cinglant vers le port... mais je cours parler à l'amiral, l'implorer pour toi...

LÉONARD. L'implorer!... Qu'on ne fusille moi seul... c'est la seule grâce que j'implore de leur clémence.

FRÉDÉRIC. Et moi j'en attends une autre... dans peu, je l'espère, je te l'apporterai.

(Il sort.)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* FRÉDÉRIC.

BARCKAM. Vous fusiller!... vous fusiller!... et c'est nous qui serions causés!...

PITRE. C'est vrai qu'à vous tous vous ne

valez pas la tête du lieutenant au moins.

FIL-A-VOILE. Oh! vous n'êtes pas beaux, et mourir pour mourir, j'aimerais mieux que ce fût pour une jolie fille que pour des nègres.

MAFOUC. Mais si l'on vous tue pour nous avoir sauvés, que fera-t-on de nous... ou nous tuera aussi.

BARCKAM. Ne crains rien, Mafouc, tu ne tue pas facilement un nègre. Ici, notre existence est précieuse; elle se vend, s'achète; c'est une denrée dont trafiquent les marchands de chair humaine. Notre existence, à nous, c'est de l'or pour nos maîtres. Ils nous feront souffrir, mais ils ne nous tueront pas.

MAFOUC. Plus que toi je le hais, cet esclavage, auquel ton roi m'a condamné, car je ne suis pas sujet de ton roi des Hovas; je suis Tamatave, et le roi des Hovas n'a vendu.

BARCKAM. Qu'importe la main qui lie la chaîne, quand elle est liée de manière à ne pouvoir être rompue?

MAFOUC. Oh! moi je ne pense pas ainsi, et la chaîne est lourde par la main qui la jette. Barckam, j'ai pris à Madagascar une haine contre les Hovas; cette haine, je la traîne partout, à l'île Bourbon je suis toujours Tamatave, et je hais les Hovas.

BARCKAM. Même dans les fers?

MAFOUC. Même dans les fers! Un vrai Tamatave n'a pas une haine d'un jour; elle s'étend sur toute sa vie, pour lui donner un but, et il se venge dans l'esclavage comme au fût de la puissance..... La vengeance contre les Hovas est douce, même dans la prison des blancs.

BARCKAM. Insensé! qui apportessur cette terre la franchise de la haine des noirs, quand nous devrions tous lutter contre les blancs pour nous rendre libres! Ma haine expire contre ces murs, et quiconque porte une chaîne est mon frère.

LÉONARD. J'admire votre langage, Barckam... vous, nègre né sur les côtes de Madagascar!...

BARCKAM. Ah! cela vous étonne de m'entendre parler ainsi, n'est-ce pas?... Cela vous étonne, parce que mes frères courbent la tête en silence, et osent à peine parler à un blanc.... c'est que l'horreur de l'esclavage a aussi son génie et sa science... c'est que, pour me soustraire aux chaînes d'un maître, l'instinct de la liberté m'a guidé, a ouvert mon ame, éclairé ma pensée... c'est que seul et sans maître j'ai pu lire dans vos livres cette loi universelle écrite déjà dans mon cœur: Tous les hommes sont libres devant Dieu...

PITRE. Eh ben ! mon gros carteron, tu peux-te flatter d'en savoir plus que moi... je ne sais pas lire...

FIL-A-VOILE. Et moi, je n'ai appris qu'à écrire.

BARCKAM. Oui, je sais plus que ne doit savoir un esclave, car il est défendu de nous instruire ; mais aucun de nous n'a besoin de connaître votre science et vos livres pour regretter sa patrie, et tenter de briser ses fers.... L'amour du pays ne s'apprend pas, il étouffe l'homme sous un ciel étranger, et dans l'esclavage, l'amour du pays rend libre... et je le serais déjà si je n'avais voulu vous revoir encore avant de partir.

LÉONARD. Vous !... vous auriez pu leur échapper, et pour moi...

BARCKAM. Oh ! ne craignez rien, cette liberté après laquelle j'aspire n'est que retardée..... Lorsqu'on m'a enlevé de force de ma pauvre hutte pour me conduire ici, j'ai laissé derrière moi mon vieux père.... j'ai laissé ma belle Fraïda, ma femme, et mon fils, que j'aime de toutes les forces de mon âme, et qui m'aiment et m'attendent, j'en suis sûr.... je saurai les rejoindre ou mourir, car pour moi la vie est auprès d'eux ; la vie est sous le ciel de ma patrie ; mais j'ai voulu vous revoir, pour vous sauver....

LÉONARD. Me sauver !...

BARCKAM. Oui, vous, vos compagnons, nous tous après si nous le pouvons....

PITRE. A la bonne heure, donc... sauve mon lieutenant d'abord..... Mauricaud, mon ami, tu as mon estime.

FIL-A-VOILE. Mauricaud, si tu étais blanc je t'embrasserais.

LÉONARD. Mais, comment ? par quel moyen ?... Que voulez-vous dire ?...

BARCKAM. Écoutez-moi... que deux d'entre vous veillent de ce côté, pour que nous ne soyons pas surpris.

(Deux nègres font le guet au fond.)

MAFOUC. Quel est donc ton projet ?...

BARCKAM. Le voici. Je savais que vous étiez dans la prison des nègres ; je me suis laissé prendre, convaincu qu'on me conduirait près de vous. Cette prison, j'y suis venu bien souvent.... Là, à la troisième dalle, à droite, est un trou qui conduit jusque-là la mer....

MAFOUC. Est-il possible !

BARCKAM. Nous qui sommes déjà venus dans cette prison, nous nous sommes entendus pour y travailler, maintenant un homme peut y passer, et cette nuit....

UN NÈGRE. Silence !... on vient....

TOUS. Silence....

BARCKAM. Et bon espoir.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER, GEO LIERS.

L'OFFICIER. Faites retirer ces nègres.. (On les fait retirer). Lieutenant Léonard voici l'arrêt du conseil de guerre qui sera exécuté dans une heure. Veuillez en prendre connaissance.

(L'officier sort.)

LÉONARD. L'arrêt qui me condamne... dans une heure... la mort, sans doute. la mort... j'y suis prêt... mais vous... j'n'ose regarder...

PITRE. Si je savais lire, mon lieutenant ce ne serait pas long, je vous dirais...

LÉONARD. Oh ! je vais lire, va, ça j'espère pour vous deux... (Lisant). Oui oui, Pitre, Fil-à-Voile, acquittés !...

PITRE. Et vous, mon lieutenant ?..

LÉONARD. Moi... moi...

PITRE. Fusillé ?

LÉONARD. Non... dégradé !...

PITRE et FIL-A-VOILE. Dégradé !

SCÈNE VI.

LÉONARD, PITRE, FIL-A-VOILE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC. Mon frère...

LÉONARD. Oh ! tu le sais, n'est-ce pas, tu le sais comme ils m'ont jugé, condamné, flétri....

FRÉDÉRIC. Je sollicitais en vain la permission de me présenter chez l'amiral ; son antichambre était encombrée de négociants de l'île, qui tous venaient réclamer leur bien, c'est à-dire leurs esclaves, et justice, c'est à-dire ta condamnation...

LÉONARD. Les misérables !...

PITRE. En effet, de fameux gaillards que ces carterons pour y tenir tant...

FRÉDÉRIC. C'est ce que l'amiral m'a dit quand je lui ai remis ma démission que j'ai regret de ne pas lui avoir jeté à la tête... mais alors j'ignorais...

LÉONARD. Qu'ils me déshonorent, n'est-ce pas ?...

FIL-A-VOILE. Oh ! mon lieutenant...

LÉONARD. Tu ne sais pas encore ce que c'est, enfant, qu'un homme qu'on dégrade... On le prend, vois-tu, et on le met

au milieu d'un peloton de soldats... puis on arrache sa croix, on brise son épée, on déchire son uniforme, on le déclare traître à l'honneur... devant l'armée entière tout cela, devant ces groupes d'oisifs qui se forment si vite pour voir le supplice d'un patient... Eh bien, ce supplice, ton lieutenant va le subir, cette honte qu'on jette à pleines mains, ton lieutenant va l'amasser sur sa tête.... Oui, mon vieux Pitre, oui, celui que tu as vu naître entre les planches d'un vaisseau, que tu considérais comme ton enfant, on va le flétrir à la face du monde; oui, mon frère, celui qui comme toi porte un nom honorable et sans tache, on va le déshonorer... dégradé !... dégradé !...

FRÉDÉRIC. Calme-toi, calme-toi, mon frère...

LÉONARD. Que je me calme... que je me calme quand la honte remplace une balle, quand le déshonneur remplace la mort... qu'il me dise, ce conseil injuste et aveugle, où il trouvera un officier de marine plus digne que moi de mourir avec son uniforme et ses épaulettes, plus digne de dire aux soldats : Camarades, droit au cœur... visez ma croix... Et je serai dégradé, mon frère, je serai dégradé !...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, L'OFFICIER.

LÉONARD. Que voulez-vous?... est-ce déjà l'heure?...

L'OFFICIER. Non. Selon les ordres du conseil, je viens chercher le matelot Pitre et le mousse Fil-à-voile pour les mettre en liberté. Quant à vous, monsieur Frédéric, l'amiral vous demande.

PITRE. Pourquoi donc que le conseil nous condamne à quitter mon lieutenant?

FIL-A-VOILE. Si nous voulons rester en prison, je suis libre peut-être...

L'OFFICIER. J'ai l'ordre de vous faire sortir de prison sur-le-champ.

PITRE. Et si je vous désobéis pour y rester...

FIL-A-VOILE. Si je me révolonne pour être à l'ombre.

LÉONARD. Mon vieux Pitre, et toi Fil-à-voile, je vous ordonne de sortir et de me laisser...

PITRE. Du moment que vous commandez, lieutenant, c'est autre chose.

FIL-A-VOILE. Je vas vous obéir, mais c'est diablement sciant, toujours.

LÉONARD. Vous le voyez, monsieur, je

sais toujours leur officier... à leurs yeux, malgré l'arrêt du conseil, mon épaulette subsistera toujours.... Allez, mes amis, allez...

PITRE. Oui, je m'en vas pour vous obéir; mais je déclare à monsieur que, dès cet instant, je me retire du service... je fais cadeau de ma paie à l'état...

FIL-A-VOILE. Et moi je donne ma démission, le gouvernement s'arrangera comme il pourra

LÉONARD. Mes amis, la seule chose que je vous demande, c'est une place sur un vaisseau qui m'éloigne d'ici et qui n'aille pas en France; n'importe le lieu où il me conduira, pourvu que je fuie cette île maudite, et si tous deux vous voulez me suivre...

PITRE. Est-ce que ça se demande..... est-ce que je puis vous quitter?.... Mais, mon lieutenant, si on vous avait fusillé, je me serais arrangé de manière à empoigner une des balles qui vous étaient destinées.... je trouverai bien une place à bord pour vous suivre au bout du monde, s'il le faut...

L'OFFICIER. Partons.

PITRE. Au revoir, mon lieutenant comptez sur votre vieux Pitre, à la vie, à la mort. Je serai là; et quand on vous dégradera, je me dégraderai moi-même.... Sans adieu...

LÉONARD. Mes amis, mes bons amis..... (Il lui serre la main.) Au revoir....

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

LÉONARD, FRÉDÉRIC.

LÉONARD. *Tas à Frédéric.* Toi, mon frère, profite aussi de cet instant pour sortir, et rends-moi un dernier service....

FRÉDÉRIC. Lequel? parle....

LÉONARD. Mon frère, le nom de notre père ne peut être déshonoré... c'est à toi, à toi seul maintenant de le soustraire à l'infamie....

FRÉDÉRIC. Oh! je me jetterai aux pieds du gouverneur, s'il le faut...

LÉONARD. Ce ne sont pas des prières, ce n'est pas une grâce que je te demande... je ne veux pas être dégradé.... Ne me comprends-tu pas?...

FRÉDÉRIC. Léonard! Léonard!...

LÉONARD. Je le veux ainsi... je le veux...

FRÉDÉRIC. L'amiral me demande : je cours auprès de lui; et si je puis rien ob-

tenir, mon frère... tu ne seras pas dégradé.

(Il sort.)

SCENE IX.

LÉONARD, puis BARCKAM, MAFOUC,
ET LES AUTRES NÈGRES.

LÉONARD. Oui, la mort, plutôt la mort devant eux, devant l'armée, et que cette épauvette reste intacte et pure... on ne verra sur elle que la trace de mon sang.

BARCKAM. Ils nous ont fait reconnaître par nos maîtres, et après l'exécution de la sentence à laquelle ils veulent que nous assistions ils nous livrent à nos commandeurs.

LÉONARD. Infortunés!...

BARCKAM. Mais nous ne sommes pas encore en leur pouvoir, et cette évasion projetée...

LÉONARD. Il se pourrait!... quoi! j'évitais l'humiliante cérémonie qu'on me prépare... je pourrais me soustraire à l'infamie, à la honte!... Oh! Barckam, si tu peux me sauver, je te devrai plus que la vie...

BARCKAM. Je vous ai dû la liberté pendant quelques heures... nous serons quittes... Au guet, camarades, je vais moi-même examiner cette ouverture.

MAFOUC, à part. S'ils ne venaient pas comme ils me l'ont promis!... je tremble.

(Tous les nègres se rangent au milieu du théâtre; Barckam, Léonard et des nègres cherchent à soulever la pierre.)

BARCKAM. C'est cela... ici... cette pierre... attendez... elle cède... la voilà... (Ils soulèvent la pierre.) Personne!...

UN NÈGRE, du fond. Je n'entends rien...

LÉONARD. Enfin... je puis donc fuir... cette ouverture conduit à la mer, dites-vous?

BARCKAM. Oui, lieutenant...

LÉONARD. Oh! mes amis, je vous en supplie, je suis sorti le dernier de mon vaisseau pendant la tempête, mais maintenant... oh! laissez-moi partir le premier...

BARCKAM. Non, si leurs gardes surveillaient au dehors... votre existence est trop précieuse aux nègres; votre existence est désormais la nôtre... Mafouc, à toi à te hasarder le premier; s'il n'y a personne, s'il n'y a pas de danger, tu reviendras nous avertir... Mais vite, vite, le temps presse...

MAFOUC. Je ne connais pas cette partie du rivage, je craindrais...

BARCKAM. Eh bien! à moi alors, à moi à vous ouvrir la route... Attendez, je descends.

(Il entre dans le tron et disparaît.)

LÉONARD, écoutant. J'entends le bruit de ses pas... il s'éloigne... j'entends encore... oh! plus rien... Sans doute il est au rivage... (Ici plusieurs coups de fusil se font entendre.) Grand Dieu!...

BARCKAM revient légèrement blessé. Tout est perdu... nous sommes découverts... trahis peut-être...

TOUS. Trahis!...

BARCKAM. Oui, il y a un traître parmi nous.

LÉONARD. Quel est-il?...

BARCKAM. Un seul nous a quittés pour aller auprès du gouverneur. Ah! c'est Mafouc.

TOUS. Mafouc!

MAFOUC. Laissez-moi, laissez-moi.

(On va pour le fouiller, plusieurs pièces d'or tombent de sa ceinture.)

TOUS. De l'or!

BARCKAM. D'où te vient-il?

MAFOUC. Que t'importe?...

BARCKAM. Mafouc, tu es un traître!...

MAFOUC. Eh bien, oui, c'est moi qui suis allé tout dévoiler au gouverneur, moi qui ai voulu être libre à tout prix, moi le Tamatave qui n'ai pas cru trahir mes frères en trahissant les Hovas, mes ennemis, moi qui conserve ma haine jusque dans les fers, je vous l'ai dit, et qui me venge dans les prisons.

BARCKAM. Misérable!...

MAFOUC. Des injures... frappe et tue-moi, cela vaut mieux, je ne t'aurais pas épargné, moi... Frappez, Hovas, et regardez... le Tamatave ne tremble pas...

BARCKAM. Eh bien! la mort.

TOUS. Oui, la mort.

LÉONARD, arrêtant le bras de Barckam au moment où il va étrangler Mafouc. La mort... à lui, à un traître... et à moi le déshonneur et la honte... Non, mes amis, non, qu'il vive le traître, qu'il vive pour souffrir et qu'il porte sur lui en caractères de sang le souvenir et la marque de sa trahison... au lieu de le tuer, qu'on le flétrisse.

BARCKAM. Je vous comprends, lieutenant, et, pour la première fois, je suis heureux de savoir écrire... Pendant que j'étais prisonnier, un de vos matelots a gravé sur mon bras ce mot qui est ineffaçable : *Liberté!*... Tenez bien Mafouc, étouffez ses cris... qu'il ne puisse faire un seul mouvement, proférer une seule parole... attachez-le sur cette pierre s'il le

saut... (*Les nègres obéissent à Berekam.*)
Et maintenant, lieutenant, dictiez ce qu'il faut écrire.

LÉONARD. Flétri pour avoir vendu ses frères.

(On entoure Berekam et Mafouc, pendant que Berekam la tatoue. D'autres nègres font le gusi.)

BARCKAM, lisant après avoir écrit : « Flétri pour avoir vendu ses frères. » Relève-toi, traître, et garde toujours ce signe de honte et d'infamie. Le sang de tes frères t'a marqué d'une tache ineffaçable.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, L'OFFICIER, SOLDATS, GEOLIERE,

L'OFFICIER. Votre tentative d'évasion a échoué. Qu'on garde à vue tous ces nègres...

BARCKAM, montrant Mafouc. Excepté lui pourtant.

L'OFFICIER. Oui, il est libre.

BARCKAM. Eh bien ! qu'il parte... aussi bien nous le renions pour notre frère et nul de nous ne voudrait de la liberté à ce prix... Mafouc, emporte encore la malédiction de tes frères.

MAFOUC. Barckam, mon sang a tracé ces caractères, le sang des Hovas l'effacera.

(Il sort ; entrée de Frédéric.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC. Ah ! mon pauvre frère, rien n'a pu les fléchir... déjà les portes de la grande cour sont ouvertes, un détachement de la garnison se rend ici...

LÉONARD. Pas de prières, t'ai-je dit, mais une arme, une arme pour me donner la mort... ne m'avais-tu pas compris ?

FRÉDÉRIC. Une arme ! j'en apportais deux, mon frère, une pour toi... l'autre pour moi ; mais tes geoliers sont ingénieux ; nous ne pouvons même pas nous réunir ensemble, et je ne puis que t'embrasser.

LÉONARD. Oh ! malheur !... malheur... je les entends... les voici... et rien, rien pour m'y soustraire... si l'on m'avait fusillé... si j'avais commandé le feu moi-même, on m'aurait admiré comme un

héros, regretté comme un brave... On me méprisera maintenant... et pourtant pour la mort, il ne faut que le courage d'un instant ; pour la dégradation, le courage de toute la vie !...

FRÉDÉRIC. Mon frère...

LÉONARD. Oh ! je suis calme... regarde... est-ce que je tremble?... j'attends sans pâlir mes bourreaux.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, L'AMIRAL, L'ÉTAT-MAJOR, UN PELOTON DE SOLDATS.

(Roulement de tambour. Les soldats se rangent au fond du théâtre ; l'état-major sur les côtés. Sur un signe muet de l'amiral, un sergent s'approche de Léonard, lui attache sa croix et ses épaulettes, puis on lui ôte son uniforme, on le fait marcher dessus, comme pour désigner que Léonard n'appartient plus à l'armée.)

L'AMIRAL. Maintenant, monsieur, vous êtes libre.

LÉONARD. Général, j'ai subi sans murmure l'arrêt du conseil de guerre ; je l'ai souffert pour lever la tête à mon tour et dire à la face de l'armée : l'arrêt du conseil de guerre est une injustice et une lâcheté !

L'AMIRAL. Monsieur !...

LÉONARD. Oui, j'appelle lâches des hommes qui peuvent tuer un homme et qui le déshonorent ! J'appelle injustes et barbares ceux qui veulent qu'un soldat s'abaisse au rôle de négrier ; la marine me repousse, je poursuivrai la marine ; la société me flétrit, je flétrirai la société... dès ce jour je me sépare d'elle, comme elle se sépare de moi ; dès ce jour à moi mes lois, à moi ma justice. Vous venez d'effacer un nom jusqu'ici célèbre et pur dans la marine, eh bien ! ce nom je vous l'abandonne, et je saurai m'en faire un autre qui vous épouvantera... Adieu, frère, tu diras à mon père que je suis mort. Je le suis pour lui, pour toi, pour le monde... (*Aux nègres.*) Je ne le suis pas pour vous, esclaves, qu'on veut asservir plus encore ; vous ouvrirez vos rangs à celui qui fut dégradé par vos maîtres pour avoir voulu vous rendre la liberté. Adieu ! adieu.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

LE CORSAIRE NOIR

La scène se passe en mer, sur le pont d'un brick anglais.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CAPITAINE ANGLAIS, son LIEUTENANT, ses MATELOTS, PITRE, FIL-A-VOILE.

Au lever du rideau les matelots de quart sont à leur poste, ainsi que les officiers et le contre-maître. Le capitaine est sur le devant de la scène avec Pitre et Fil-à-Voile.)

LE CAPITAINE, à Pitre. Ainsi, il s'agit de trois personnes qui demandent passage jusqu'à Pondichéry?

PITRE. Oui, capitaine : moi, ce petit sacré nom et un autre.

LE CAPITAINE. Quel est cet autre?

PITRE. C'est le lieutenant Léonard.

LE CAPITAINE. Léonard!... et que va-t-il faire à Pondichéry?...

PITRE. Je n'en sais rien. Il m'a dit ce soir : Pitre, va-t'en avec Fil-à-Voile me retenir un passage sur le premier navire qui partira, français, anglais, vaisseau marchand ou vaisseau de guerre, peu importe, et je paierai pour la traversée ce que paient les autres passagers.

LE CAPITAINE. Eh bien, tu peux retourner auprès de lui et lui dire que son hamac est préparé sur mon brick.

PITRE. Merci, capitaine, et nous?

LE CAPITAINE. Vous viendrez aussi, puisque vous voulez le suivre.

FIL-A-VOILE. Bien obligé, capitaine....

LE CAPITAINE, au lieutenant de quart. Lieutenant, vous ferez inscrire trois passagers sur le registre du bord. (*À Pitre et Fil-à-Voile.*) Aussitôt qu'il sera nuit, vous retournerez à terre dans ma yole; vous amènerez Léonard à bord, car il est probable que la brise du matin nous permettra de lever l'ancre et de faire voile.

PITRE. Il suffit, capitaine.

LE CAPITAINE, prenant le porte-voix. Chacun à son poste.

(*L'ordre se répète, on entend le sifflet du contre-maître.*)

LE CAPITAINE. Tout le monde sur le pont.

(*Tout le monde monte sur le pont. Les matelots se rangent en cercle autour du capitaine.*)

LE CAPITAINE. Enfants, nous partons demain. Hier nous étions encore dans le port, j'ai pu permettre à plusieurs de vos camarades de descendre à terre. Aujourd'hui tout le monde doit rester à bord. Que ceux qui sont descendus à terre hier prennent le quart jusqu'à la nuit; qu'on distribue aux autres triple ration de vin et d'eau-de-vie, c'est le dernier bon tems que vous aurez à l'île Bourbon; demain il faut filer notre câble.

TOUS. Vive le capitaine!...

LE CAPITAINE. Aussitôt le quart de nuit venu, chacun à son poste ou dans son hamac. Messieurs les officiers, nous avons du punch servi dans ma cabine. (*À Pitre.*) Toi, n'oublie pas de partir aussitôt la nuit venue.

(*Il descend avec tous les officiers.*)

SCÈNE II.

PITRE, FIL-A-VOILE, MATELOTS.

(*On distribue du vin et du grog; tout le monde se met à boire. Pitre et Fil-à-Voile sont dans un coin du vaisseau; un matelot anglais vient leur frapper sur l'épaule.*)

LE PREMIER MATELOT. Dites donc..... eh! Français... un verre de grog.

PITRE. Je ne dis pas non, Anglais... Je trinque avec toutes les nations possibles.

FIL-A-VOILE. Et moi aussi.

UN AUTRE MATELOT. Comment! comment! ça boit du grog, un enfant à la mamelle?

FIL-A-VOILE. Dis donc, eh! vieux mar-souin, est-ce que tu me prends pour une demoiselle, par hasard?

LE PREMIER MATELOT. Attends un peu, petit drôle.

PITRE. Minute... les Anglais, vous avez été bons enfans avec moi; vous m'avez offert à boire, j'ai accepté, mais j'ai oublié de vous dire une chose dont je suis bien aise de vous avertir, c'est que si quelqu'un agace cet enfant, moi Georges Pitre, ci-devant contre-maître à bord du vaisseau le *Vigilant*, je lui casse la gueule, et lui

flanque mon pied dans son gaillard d'arrière.

LE MATELOT. Georges Pitre ?...

PITRE. Lui-même, un peu connu, je m'en flatte, pour la force de la poigne et l'adresse du croc-en-jambe.

LE PREMIER MATELOT. C'est vrai.... je vous reconnais à présent... ce n'est pas la première fois que je trinque avec vous... je vous ai vu à l'île Bourbon... Vous savez bien, camarades, c'est ce fameux contre-maître dont je vous ai parlé, qui raconte si bien... j'allais à l'auberge exprès pour entendre ses histoires.

PITRE. C'est vrai que je suis l'historien de la marine, et si vous me promettez d'être sages, les Anglais, je vous en conterai une de ma composition que j'ai faite tout exprès pour un roi des peaux rouges, qui n'y a rien compris, je m'en vante.

TOUS LES MATELOTS. Écoutez! écoutez.

PITRE. Cette histoire, comme vous le verrez, est faite pour le divertissement des têtes couronnées, l'instruction des matelots et la gloire de la marine, ce sont les *Aventures du Matelot d'amour et de ses trois cochons*.

TOUS. Bravo! bravo!...

FIL-A-VOILE. Écoutez, elle est fameuse celle-là.

PITRE. Attention. Cric!...

TOUS. Crac!

PITRE. Boutons de guêtres, cire à giberne, la terre de pipe et les cors aux pieds pour le pousse-caillou; suif au chapeau, le verre à la main, la pipe à la bouche, c'est la rocambole du matelot de toutes les nations... Cric!

TOUS. Crac!...

PITRE. Un tonnerre dans ton lit, une jeune fille dans mon hamac. Attention, voici le fait. (*Tout le monde se groupe autour de lui.*) Le matelot d'amour avait un père, comme vous êtes tous susceptibles d'en avoir un... plus ou moins. Le papa fit venir son fils et lui dit: mon fils, tu es en âge de gagner ta vie, de marcher à la gloire et de me débarrasser de ta présence chérie. Je te donne la moitié de ma fortune qui consiste en trois superbes cochons qui sont tes amis dès ta plus tendre enfance, et de plus ma bénédiction avec laquelle je te mets à la porte de la maison paternelle. Le matelot d'amour partit, pas trop content de son ancêtre, et s'embarqua sur le plus beau vaisseau de la rade de son pays. Pendant la traversée, tout l'équipage mourut de la fièvre jaune, que les savans appellent le scorbut. Le matelot d'amour resté seul,

manœuvra si bien avec ses trois cochons qu'au bout de huit jours il arriva dans un pays où l'on n'avait jamais vu de vaisseau. On voulut lui refuser l'entrée du port; mais il répondit: Nous sommes quatre gaillards qui sommes prêts à en découdre, et qui ne nous laisserons pas mécaniser. Aussitôt il commence à bombarder le fort, il opère son débarquement, et prend la ville d'assaut.

FILE-A-VOILE. Sacré nom! que c'est intéressant!

PITRE. C'est pas tout, vous allez voir. Le gouvernement qui était à la fenêtre dans ce moment-là, et qui avait tout vu, s'écria: Il n'y a que des Français capables de ça! et il envoya inviter à dîner le matelot d'amour et ses compagnons. Le matelot conduisit ses trois cochons chez le meilleur perruquier de la ville; il les fit friser, poudrer, parfumer, qu'ils avaient l'air de trois élégans de Paris. Pendant le dîner, le roi dit au matelot: Brave Français, vous croyez donc que je ne m'aperçois pas que vous pincez la main à ma fille qui est près de vous?... C'est vrai, lui dit le matelot; mais, sacré nom, grand roi, si vous ne me donnez pas votre fille en légitimité, je l'enlève, que le diable n'y comprendra goutte. Eh bien! je te la donne, dit le monarque attendri, et je te nomme grand amiral de toutes mes flottes, quand j'en aurai, et quant à tes trois cochons ie les fais conseillers d'état.

FIL-A-VOILE. Avait-il du bonheur, ce gredin-là, avec ses trois cochons!...

PITRE. Mais voilà que quinze jours après son mariage, il est arrivé une émeute de juillet qui a mis le gouvernement à la porte de chez lui; et, à l'heure où je vous parle, le roi, la princesse, le matelot et les trois cochons sont à Brest, où ils vivent très-heureux, qu'ils ont un bureau de tabac, et qu'on fait queue pour acheter la demi-once qui est pesée par la princesse, les cigares allumés par le matelot d'amour et les pipes bourrées par les trois cochons. Ceci est pour vous apprendre qu'il ne faut jamais s'endormir dessus la grandeur, et que le plancher des vaches n'est pas plus solide que le plancher de ce brick. La morale de la chose, c'est les trois cochons. Cric!

TOUS. Crac!

PREMIER MATELOT. Encore un verre de grog!

PITRE. C'est ça, et en avant la ronde des matelots.

AIR nouveau de M. Francastel.

Viens, mon ancien,
De la cal' t'es l'doyen,
Puisque j'te tiens
J'm'en liehe,
Faut qu'j'te r'liche.
J'ai bu tant d'eau,
D'atafa de crapaud,
Qu'j' voux enlin vidar ton
foud.

CHŒUR.

Viens, etc.

PIFRE.

Jur la côte du Malabar,
Plus d'un litre de bazard,
M'est passé par les pattes,
J'ai bu l'arack des Maratas,
Le schnick des Japonais...
J'aim' mieux l'tross-sia français,

CHŒUR.

Viens, etc.

PIFRE.

En Amérique, au Pérou,
J'ai soifé tout mon sou
Vins indiens, vins créoles;
J'm'ai soulé sous les deux pôles...
Aujourd'hui, sacré sot!
J'veux tumber ivre mort.

CHŒUR.

Viens, etc.

(A la fin des couplets les matelots sont à moitié gris. La cloche se fait entendre. On bat la retraite.)

PIFRE. Anglais, voici le quart de nuit qui sonne et la retraite qui bat... la bamboche est finie. Vous avez tous mon estime. A demain.

TOUS. A demain.

PIFRE. Viens, Fil-à-Voile; nous, à la yole du capitaine, et amenons promptement ici le lieutenant Léonard.

FIL-À-VOILE. Partons.

(Ils descendent. Les matelots se retirent peu à peu, il ne reste que les gens de quart et le capitaine qui parcourt le pont suivi de son second. La nuit est entièrement venue.)

SCÈNE III.

LE CAPITAINE, LE LIEUTENANT.

LE CAPITAINE. Ils ont été plus sages que je ne croyais.

LE LIEUTENANT. Sans doute, aucun accident n'est arrivé, aucune rixe ne s'est engagée; mais le vin et le grog les ont mis presque hors d'état de faire leur service cette nuit.

LE CAPITAINE. Il ne sera pas pénible: si près de la terre, avec un si beau ciel, qu'avons-nous à craindre?

LE LIEUTENANT. Oh! rien, je l'espère.

LE CAPITAINE. J'ai tort peut-être de permettre ainsi à mon équipage de se griser, mais j'ai presque des remords quand il m'arrive de m'amuser avec vous, messieurs, et de laisser mes matelots à la peine... le punch m'a porté à la tête d'une manière horrible.... bonne nuit, lieutenant; j'ai vraiment besoin de me reposer, je vais me coucher, et je vous conseille d'en faire autant.

LE LIEUTENANT. Je vous suis, mon capitaine.

(Ils s'éloignent peu à peu; les gens de quart restent seuls en scène. On entend le cri: *Tout au bien pour le quart; dormez-vous?* ce cri est répété par la sentinelle, qui continue de se promener, puis s'arrête et est sur le point de s'endormir; tout-à-coup elle prête l'oreille regarde et s'écrie: *Oh! hé! de la chaloupe... où va ta chaloupe?*... Voyant que personne ne répond, elle s'approche davantage du bord du vaisseau, répète le cri, arme son fusil, met en joue, au même instant on voit une chaloupe se glisser devant le navire; elle porte Barckam et d'autres nègres... Barckam monte sur le brick an s'accrochant aux bastingages; il se glisse avec précaution vers la sentinelle qu'il prend par derrière et lance à la mer.)

SCÈNE IV.

BARCKAM, DES NÈGRES.

Celui-là ne parlera plus. (*Courant au bord du vaisseau.*) Par ici, par ici, frères, et surtout pas le plus léger bruit.

(Da la chaloupe, qui est en mer sur le devant de la scène, et d'une autre qui est causée de l'autre côté du brick, hors de la vue du public, des nègres montent sur le pont.)

Tâchons de les prendre sans tirer un seul coup de fusil; nous sommes si près de la terre que cela pourrait donner l'éveil et leur amener du secours... Vous avez entendu comme moi les derniers cris de l'orgie... tenez, ils dorment du plus profond sommeil... allez... visitez tout le vaisseau... toi, descends avec eux dans la cabine du capitaine... il faut me l'amener vivant.... entends-tu, vivant... vous autres, dans la chambre des officiers.... vous, au poste des matelots... emparez-vous de la rainte-barbe, afin qu'ils ne menacent pas de faire sauter le vaisseau.... s'ils résistent, des coups de poignard ou à la mer... moi, je reste ici avec vous autres pour m'occuper des gens de quart.... Songez que nous jouons ici plus que notre vie, nous jouons notre liberté... Allez...

(Les nègres exécutent en silence les ordres du Barckam, il reste seul avec plusieurs nègres.)

Ils descendent.... je ne les entends plus... à nous, maintenant... aux gens de quart...

(Ils s'approchent des gens de quart endormis, s'emparent de leurs armes, les tuent et les jettent à la mer.)

SCÈNE V.

BARCKAM, NÈGRES, LE CAPITAINE ANGLAIS ET TOUT L'ÉQUIPAGE DU BRICK.

Ici, tout est fini... mais là-bas !... attendez... ils remontent... oui, les voici...

(Les nègres remontent conduisant le capitaine et plusieurs officiers et matelots.)

LE CAPITAINE. Laissez-moi, laissez-moi, misérables, qui êtes-vous ? que me voulez-vous ?

BARCKAM. Est-ce là tout ce qu'il y a d'hommes dans le brick ?

UN NÈGRE. C'est tout ce que nous avons trouvé.

BARCKAM. Lequel de vous est le capitaine de ce brick ?

LE CAPITAINE. C'est moi.

BARCKAM. Qu'on le lie à ce mat, et qu'on lui laisse la main gauche libre. Liez aussi tous ces gens-là ; laissez ceux-ci libres, mais tenez-les en joue, et, au moindre mouvement, feu sur eux. Maintenant nous sommes maîtres du brick ; nous n'avons plus rien à craindre.

(Les nègres exécutent tout ce que dit Barckam.)
(Donnant un porte-voix au capitaine.) Prends ce porte-voix, et commande à ton équipage la manœuvre que je vais te dire. Vous, exécutez-la... Vous, frères, supplétez les matelots enchaînés... Capitaine, nous voulons aller à Madagascar ; allons, commande qu'on lève l'ancre et qu'on cingle vers notre île.

LE CAPITAINE. Jamais.

BARCKAM, lui appuyant un pistolet sur la tempe. Commande, ou je te brûle.

LE CAPITAINE. Je ne veux pas.

BARCKAM. Oh ! je sais que tu te laisseras tuer pour sauver l'honneur de ton pavillon, comme vous dites, vous autres marins ; mais après toi, je serai mettre ton second à ta place, et quand il verra ton cadavre à ses pieds, il commandera, lui... s'il refuse, un troisième... vous avez tout un état-major ici, il s'en trouvera bien un qui ne sera pas muet... Allons, décide-toi, capitaine, veux-tu commander la manœuvre ?

LE CAPITAINE. Non !

BARCKAM. Eh bien ! tu vas mourir.

(Il ajuste le capitaine.)

UN NÈGRE. Barckam !... une chaloupe...

(La chaloupe se glisse sur le devant contre le brick ; Léonard, Pitre et l'il-à-Voile montent à bord.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LÉONARD, PITRE, FIL-A-VOILE.

LÉONARD. Barckam !

BARCKAM. Le lieutenant Léonard !...

LÉONARD. Que vois-je ! le capitaine enchaîné, l'équipage prisonnier !...

BARCKAM. Et le brick au pouvoir des nègres. Lieutenant, c'est Dieu qui vous envoie... vous m'épargnez un meurtre que je ne commettais qu'à regret, mais qui était nécessaire au salut de tous.... Vous allez nous commander, vous ?

LÉONARD. Moi !.... que voulez-vous dire ?....

BARCKAM. Qu'une fois encore nous avons rompu nos chaînes, que l'audace et la force nous ont rendus maîtres de ce brick dont vous êtes le maître à votre tour.

LÉONARD. J'entends ; vous avez dit : le lieutenant Léonard n'est encore que dégradé, il se fera pirate... Et vous avez bien dit, Barckam ; après qu'on s'est vu arracher ses épaulettes sans mourir, on jette sa vie à la vengeance, et la vengeance est ici, sur ce brick, à votre tête. Oui, j'accepte le commandement de ce brick ; oui, je me fais pirate, et je vous conduirai partout où il y aura des ennemis à combattre et des esclaves à délivrer ; car un corsaire a aussi sa gloire et son honneur.... Jurez-vous de m'obéir comme à votre maître, comme à votre père ?

Tous. Nous le jurons !

LÉONARD. Si je vous commande de mourir, vous mourrez ?

Tous. Nous mourrons !

LÉONARD. Si je vous commande de tuer un homme, fût-il votre frère, vous le tuez ?

Tous. Nous le tuons !

LÉONARD. Je jure à mon tour guerre éternelle à la traite des noirs ! je jure de consacrer ma vie à vous rendre libres, à écraser vos ennemis, à punir vos tyrans !... (Les nègres poussent un cri de joie.) Et maintenant, moi le maître après Dieu, je vous ordonne de détacher tous ces hommes. (Les nègres obéissent.) Officiers et matelots,

vous avez entendu le pacte que je viens de faire ; s'il en est parmi vous qui aiment les dangers et l'indépendance de la vie de corsaire, qu'ils franchissent la ligne que je trace avec mon épée, ils seront des nôtres.

PLUSIEURS MATELOTS, *allant à lui*. Vive Léonard !...

LÉONARD. Qu'on prépare une chaloupe pour le reste. Capitaine, retournez à terre avec votre monde ; là, vous verrez mes juges peut-être... vous leur direz que vous avez vu le corsaire Léonard, et que leur arrêt l'a fait roi.... Adieu, capitaine, adieu... Fasse le ciel que nous ne nous rencontrions jamais en mer !

LE CAPITAINE. Je le désire, lieutenant ; je n'aurais dû rencontrer votre vaisseau que brillant et vainqueur sous le pavillon de France.

(Le capitaine, les officiers et quelques matelots descendent dans les chaloupes.)

SCENE VII.

LÉONARD, PITRE, FIL-A-VOILE, BARCKAM, NÈGRES ET MATELOTS.

(Le jour est venu. Tous se rangent autour de Léonard, qui commande la manœuvre suivante pour faire lever l'ancre.)

LÉONARD. Chacun à son poste pour dé-raper.

(Chaque commandement de Léonard est accompagné d'un coup de sifflet du contre-maître Pitre.)

Du monde au cabestan...

(Trois matelots s'approchent du cabestan.)

Vire !

(Ils tournent. Tous les commandemens s'exécutent avec activité. Tout est en mouvement sur le navire.)

PITRE. Stopp... (*La manœuvre cesse.*) Range à caponner l'ancre... stopp-amarre.

LÉONARD. Maître, envoyez un homme à la barre.

PITRE. Un homme à la barre.

LÉONARD. Faites hisser le pavillon.

PITRE. Lequel ?

LÉONARD. Pavillon noir.

PITRE, à *Fil-à-Voile*. Va chercher le pavillon noir. Hisse le pavillon.

LÉONARD. Hisse le grand foc.

PITRE, après le travail. Amarre.

LÉONARD, regardant derrière. Laisse arriver... comme ça. Pare-à-lever.... Borde la brigantine... amarre.... En haut, larguez les perroquets.... Borde... amarre... hisse les perroquets... amarre... Brasse à-bord devant et tribord derrière... amarre.

(Le brick se met en marche. Panorama de l'île Bourbon, qui semble marcher devant le navire. La lune éclaire ce tableau.)

LÉONARD. Saluez cette terre ingrate qui me rejette et vous fit esclaves ; dites-lui un adieu éternel... Partons, enfans, Dieu nous voit et nous juge, Dieu nous conduira !...

Musique nouvelle de M. Henri Potier.

Où notre destin s'accomplisse !
Respect à notre pavillon ;
Mais à ce brick il faut un nom :
Nous l'appellerons *la Justice* !
Dieu des marins, toi, notre espoir,
De là-bas entends ma prière :
Viens t'asseoir à bord du corsaire,
Protège son pavillon noir !

CHŒUR.

Viens t'asseoir à bord du corsaire ;
Protège son pavillon noir !

LÉONARD.

Le négrier dans sa démeure
A dit : ces hommes sont mon bien ;
Leur travail, leur sang m'appartient ;
On me les achète d'avance.
Mais dans un jour de désespoir,
Nous répondons au téméraire :
Malheur à toi, crains le corsaire,
Respect à son pavillon noir !

CHŒUR.

Malheur à toi, crains le corsaire,
Respect à son pavillon noir !

LÉONARD.

Vous avez brisé vos entraves,
Et pour vos droits vous combattrez. •
Voilà serment, vous le tiendrez :
Périr plutôt que d'être esclaves !
Si le ciel, trompant notre espoir,
Dans le combat nous est contraire,
Mourons tous à bord du corsaire,
Pressés sous le pavillon noir.

CHŒUR.

Mourons tous à bord du corsaire,
Pressés sous le pavillon noir !

LÉONARD.

Mais bien loin ces tristes présaga !
Nan, frères, nous triompherons,
Et puis un jour nous reviendrons,
Mais en vainqueurs sur ces parages,
Tremblans alors de vous revoir,
Vos maîtres diront, je l'espère,
Il est vainqueur ! gloire au corsaire !
Honneur à son pavillon noir !

CHŒUR.

Il est vainqueur ! gloire au corsaire !
Honneur à son pavillon noir !

(Le panorama a continué de défiler ; la tableau s'arrête au volcan appelé la Cheminée de l'Île Bourbon. La toile tombe.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

LA TRAITE.

Vue pittoresque de la baie de Sainte-Marie, à Madagascar. A la gauche des acteurs, sur le devant de la scène, la case de Tinking, père de Barckam; à droite, celle de Mafouc. Des deux côtés, des poteaux avec des anneaux de fer; sur le second plan, à gauche, une colline couverte d'arbres; on voit dans le lointain un brick à trois mâts qui est à l'ancre dans la baie de Sainte-Marie.

SCENE PREMIERE.

TINKING, FRAIDA, BEDOUC, NÈGRES,
NÈGRESSES, MULÂTRES, MULATRESSES,
PLUSIEURS OMBIAS, OU PRÊTRES DU
PAYS.

(Au lever du rideau les nègres sont prosternés aux pieds de l'idole de Yankar, qui est placée au haut de la colline.)

TINKING, sur la colline. Priez, nègres, priez Yankar, le dieu de notre île, d'éteindre les efforts d'Agatis, dieu du mal. Célébrez la fête d'Yankar, notre bon génie, par les chants qui lui sont agréables.

CHŒUR.

Musique nouvelle de M. Francastel.

O Yankar, bon génie,
Les noirs sont tes enfans,
Protège-les contre les blancs,
Et qu'ils meurent dans leur patrie.

UN NÈGRE.

L'ombias t'offrira pour nous
Le beau tanoma qui t'éclaire
Et la vierge qui sait te plaire
Pour toi nourris trois Zéboos.

CHŒUR.

O Yankar, etc.

LE NÈGRE.

Chaque matin pour t'implorer
Nous reviendrons sur ce rivage;
Préserve-nous de l'esclavage,
Rends-nous libres pour t'adorer.

CHŒUR.

O Yankar, etc.

LE NÈGRE.

S'il faut combattre avec le roi
Notre sagaie est toute prête;
Aux ennemis fendons la tête,
Et leur sang coulera pour toi.

CHŒUR.

O Yankar, etc.

(Après le chant, tous les personnages redescendent la scène et se groupent autour de Tinking, Fraïda et Bedouc.)

TINKING. Oui, mes enfans, priez le dieu des nègres qu'il ne vous prive jamais de votre fils, comme les blancs m'ont

privé du mien, de mon pauvre Barckam. BEDOUC. Père, ne reviendra-t-il donc jamais?

FRAIDA. Espérons-le, mon fils, ton père Barckam ne mourra pas au milieu des blancs. Notre dieu Yankar le protégera, il le ramènera parmi nous, il viendra retrouver sa femme et son fils.

TINKING. Fraïda, Barckam reviendra peut-être, mais son vieux père Tinking sera mort. Depuis le départ de mon fils, depuis que je l'ai vu, là, enchaîné à ce poteau avec ses frères... et de là, entraîné à bord d'un vaisseau négrier, je n'ai pas cessé de revenir ici chaque jour pour l'attendre... Du plus loin que je voyais un canot, une chaloupe, une pirogue, je croyais que c'était lui... mais hélas!... deux fois le sagoutier a produit ses fruits depuis ce tems, et mon fils n'est pas de retour.

FRAIDA. Cependant on peut échapper à ces hommes qui nous font esclaves. Plusieurs de nos frères sont revenus de l'île des blancs, et celui qui nous a dit avoir vu Barckam en revenait lui-même.

TINKING. Oh! oui, Mafouc, il nous a long-tems parlé de lui, mais ce nègre est de la tribu des Tamataves, nos plus cruels ennemis, et je n'ose croire à ses paroles.

BEDOUC. Et moi aussi je le crains ce Tamatave... quand il parle de père, il a le regard aussi méchant qu'un blanc qui frappe un nègre... et puis tout est beau dans sa case... il a toujours des noix de ranversara, du zéboos et de l'eau-de-vie... il a l'air de mépriser les Hovas...

FRAIDA. Comment notre roi Radame a-t-il pu faire de ce Tamatave un Voadziriz Hovas? Il est maintenant un de nos maîtres et ne sort plus qu'avec des soldats de la garde du roi.

TINKING. Mais bientôt il nous quittera, ce Mafouc, il suivra à Tananarive notre roi Radame qui est venu visiter sa baie de Sainte-Marie.

UN NÈGRE. Silence, voici Mafouc qui sort de sa case avec ses soldats.

TINKING. Évitions-le, mes enfans, red-
trons dans notre case jusqu'au coucher du
soleil.

(Ils sortent de différens côtés.)

SCENE II.

MAFOUC, *richement habillé à la mode du
pays*, **SOLDATS**.

MAFOUC, *aux soldats*. Allez... tenez-vous
par là à la côte, et au premier signal.. (Les
soldats font un signe d'assentiment.) Allez...
c'est la volonté du roi. (Les soldats s'éloi-
gnent, Mafouc reste seul.) Ils ont tous fui,
ees Hovas... le Tamatave excite encore
leur frayer... ah! c'est que le Tamatave
n'a pas oublié les Hovas de l'île Bourbon...
Barckam! Barckam! dont je n'ai pu me
venger à Saint-Denis et que je ne reverrai
peut-être de ma vie!... mais ici est son
père, ici est sa femme, son fils... Les lui
renvoyer tous trois... tous trois esclaves...
oh! ce serait une belle vengeance... plus
belle que de le tuer... car il ne m'a pas
tué, lui... il m'a flétri.. Ah! la vengeance!
il n'y a que sous notre soleil brûlant qu'on
la comprend et qu'on la respire. (On entend
deux coups de canon.) Ah! voici le signal...
ce capitaine, ce négrier qui croise depuis
plusieurs jours devant la baie de Sainte-
Marie va se rendre au rendez-vous avec
son lieutenant que j'ai déjà vu... Courtier
de nègres!... que m'importe!... vendre les
autres c'est le moyen de n'être plus vendu.
Eh! mais je ne me trompe pas... Ce cor-
saire... ce marchand de noirs... je le con-
naiss...

SCENE III.

MAFOUC, **FRÉDÉRIC**, **YVON**, **MATE-
LOTS**.

FRÉDÉRIC. Eh bien! camarades, où
diable me conduisez-vous?

MAFOUC, *à part*. Le frère de Léonard!...

FRÉDÉRIC. Est-ce là le nègre dont tu
m'as parlé?

YVON. Oui, capitaine, c'est là le mau-
ricaud en question.

FRÉDÉRIC. Tout est-il convenu avec lui?

YVON. Pas encore, il m'a promis une
audience du roi.

FRÉDÉRIC. Le roi consent-il à me rece-
voir?

MAFOUC. Oui, capitaine Frédéric.

FRÉDÉRIC, *à Yvon*. Tu as dit mon nom
à ce nègre?

YVON. Non.

MAFOUC. Je vous connais depuis long-
tems.

FRÉDÉRIC. C'est pourtant la première
fois que je viens dans ce pays.

MAFOUC. C'est que je suis allé dans le
vôtre, à l'île Bourbon, vendu à l'arua-
teur Niquelet.

YVON. En ce cas nous te réclamerons,
tu nous appartiens, Niquelet est notre ar-
mateur.

MAFOUC. J'ai été affranchi, et puis je
suis Voadziris, et les Voadziris ne sont ja-
mais esclaves à Madagascar.

FRÉDÉRIC. Qu'est-ce que c'est que ça,
Voadziris?

YVON. C'est la noblesse du pays, c'est
comme qui dirait un comte ou un sous-
préfet en Europe.

FRÉDÉRIC. Et tu fais le courtage des
noirs?

MAFOUC. Vous faites bien la traite;
vous, capitaine?

FRÉDÉRIC. Oh! c'est vrai. Moi, que tu
as vu jadis avec des épaulettes de lieutenant
de marine... aujourd'hui forban, marchand
de nègres! misérable destinée! Maudite
passion du jeu! c'est toi, toujours toi qui
m'as perdu.... Loin de ma patrie, de mes
amis, de mon frère, que je n'ai pu revoir...
honteux de moi-même, et me méprisant
plus encore que je ne méprisais les autres
hommes; forcé de commander, de défendre
un vaisseau négrier.... Ah! je n'ai plus
qu'une seule espérance, un seul but, c'est
de mourir du moins les armes à la main...
Mais, dis-moi, d'après ce qu'on m'a rap-
porté, ton roi Radame ne paraît pas très-
disposé à faire la traite.

MAFOUC. Pas trop avec des Français.

FRÉDÉRIC. Pourquoi cela?

MAFOUC. C'est qu'ils paient mal les
noirs qu'ils achètent... cette fois pourtant
Radame a daigné agréer vos présents, et au-
jourd'hui même vous le verrez et vous
traitez avec lui: prenez avec vous les
gens qui doivent vous servir d'escorte pour
vous faire honneur, et allons au-devant du
roi.

FRÉDÉRIC. C'est cela, allons au-devant
du roi, savoir combien il tarife ses su-
jets.

(Ils sortent; des nègres et des négresses rentrent
en scène et les suivent des yeux en donnant des
signes de surprise; puis ils vont frapper à la case
de Tinking, qui ouvre et sort avec Fraïla et
Bedoue; ils lui montrent ceux qui s'éloignent.)

SCENE IV.

TINKING, FRAIDA, BEDOUC, NÈGRES,
NÈGRESSES.

LE NÈGRE. Que veut dire cela, Tinking?
Mafouc avec des blancs !

TINKING. Notre roi a fait des prisonniers
dans la dernière guerre... et va les vendre
sans doute.

FRAIDA. Quoi ! toujours la traite... tou-
jours vendre les noirs !...

BEDOUC. Comme ils ont vendu mon
père !...

TINKING. Ah ! malheur à nous si les né-
griers fréquentent encore cette côte ; mal-
heur à nous !...

LE NÈGRE, sur la colline. Secours !....
secours !...

TINKING. Quels sont ces cris ?...

LE NÈGRE, accourant. Frères, frères !
secours à un nègre.... là, dans la baie...
ses forces épuisées.... il se noie.... venez,
venez...

TINKING. Un de nos frères se hasarder
dans cette baie si dangereuse !...

FRAIDA, regardant. Les voilà... ils arri-
vent... c'est Bédouc, c'est mon fils qui s'é-
lance le premier... il nage avec rapidité...
nos frères le suivent... ils le ramènent au
rivage... Ah ! il est sauvé !...

TOUS. Sauvé !...

FRAIDA. Oui, oui, les nègres le portent
dans leurs bras et viennent de ce côté.

LE NÈGRE, accourant. Eh ! Tinking,
Fraïda !... si vous saviez...

TINKING. Qu'est-ce ?...

LE NÈGRE. Ce nègre qu'on vient de reti-
rer de l'eau...

FRAIDA. Eh bien ?...

LE NÈGRE. C'est votre époux... c'est vo-
tre fils... c'est Barckam !...

TOUS. Barckam !...

SCENE V.

LES MÊMES, BARCKAM.

(Bédouc et d'autres nègres apportent Barckam
qui ne donne plus aucun signe de vie et le dé-
posent sur un banc.)

TINKING. Du secours !... du secours !...
enfants...

LE NÈGRE. Oh ! cet arbre... l'arbre du
voyageur... attendez, attendez...

TINKING. C'est cela.... dépêche-toi....
Barckam... mon fils !..

(Le nègre court, et grimpe à l'arbre du voyageur,
qui se trouve bien en vue sur la colline. Il fait
un entaille avec sa zagaye, aussitôt l'eau coule
de l'ouverture, un autre noir la recueille dans
une noix de coco et l'apporte à Tinking.)

TINKING. Donne... la liqueur de cet ar-
bre va rendre Barckam à la vie.

(Il fait boire Barckam.)

FRAIDA. Son cœur bat plus fort... il ou-
vre les yeux... Barckam !...

BARCKAM, ouvrant les yeux. Qui me par-
le ?... qui êtes-vous ?...

TINKING. Mon fils !...

BARCKAM. Mon père !... Fraïda !... mon
enfant !...

(Il les embrasse. Les nègres sautent de joie autour
de lui et lui tendent la main.)

BARCKAM. Mes amis, mes frères !...

TINKING. Je ne mourrai donc pas sans
t'avoir embrassé !...

FRAIDA. Je t'ai revu !...

BARCKAM. Oh oui ! là, là, sur mon
cœur... aujourd'hui j'ai tout ce que je dési-
re, tout ce que j'aime au monde... mon
père, Fraïda, mon fils, mon pays et la li-
berté !...

FRAIDA. Mais dis-nous comment tu es
parvenu... t'exposer ainsi, quand sur une
pirogue sans doute...

BARCKAM. Une pirogue ! cette fois, c'est
un vaisseau qui me ramène à Madagascar.

TOUS. Un vaisseau !...

BARCKAM. Oui... caché parmi les rochers
qui bordent l'embouchure du Manouzaré ;
un blanc le commande, un blanc auquel
j'ai déjà dû la liberté ; car tous ne veulent
pas se rendre maîtres des nègres, il en est
qui ont deviné en nous des hommes, il
en est qui nous appellent leurs frères.
Venez donc vous joindre à eux, vous com-
battrez avec nous les blancs qui trafiquent
de nos personnes... et du frêle vaisseau qui
nous portera peut s'échapper un cri d'affran-
chissement, répété par les noirs, qui
épouvantera les blancs d'un bout à l'autre
du monde.

TINKING. Silence !.... le moment n'est
pas encore venu...

BEDOUC, sur la colline. Père, père !....
des blancs !..

(Mouvement général d'effroi.)

BARCKAM. Rassurez-vous... c'est la cha-
loupe du capitaine Léonard... Frères, vous
allez le voir, celui qui protège les nègres et
combat pour eux... Mon père, Fraïda,
c'est à lui que vous devez de me revoir
aujourd'hui.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS. PITRE, FIL-A-VOILE, LÉONARD.

PITRE. Mon capitaine, c'est ici le pays des mal blanchis.

FIL-A-VOILE. Sacré nom! y en a-t-il des nègres et des négresses!...

BARCKAM. Ah! capitaine, que je vous remercie d'avoir suspendu la marche de notre vaisseau pour me laisser revoir un instant ma patrie... Voyez, voyez, voilà tous mes frères, mes amis... je leur ai dit que vous combattiez pour nous; je leur ai dit que je vous devais la vie, et que s'ils suivaient votre pavillon, à l'avenir nous ne serions jamais esclaves!...

TOUS. Jamais esclaves!...

TINKING. Ah! s'il était possible!

(Tous les nègres entourent les blancs, et particulièrement Léonard. Ils lui baissent les mains, s'agenouillent devant lui.)

LÉONARD. Relevez-vous... laissez-moi... Oh! je ne dois pas souffrir...

PITRE. (*Des mulâtresses lui baissent les mains ainsi qu'au petit mousse.*) Pourquoi donc?... je souffre très-bien, moi... allez toujours, mulâtresses, allez toujours.

FIL-A-VOILE. Ne vous gênez pas, mille sacrés noms!... je suis bon enfant et pas fier.

LÉONARD. Mais.... ne perdons pas un instant. Eh bien! frères, voulez-vous quitter Madagascar?

UN NÈGRE. Moi, je le veux.

TOUS. Et moi, et moi.

LES FEMMES. Et moi aussi, et moi aussi.

PITRE. Un instant, mulâtresses... vous n'êtes pas dégoûtées.

FIL-A-VOILE. Des fichus matelots que ça nous ferait là, les mulâtresses!

LÉONARD. Pas de bruit, craignez d'éveiller les soupçons.... le tems presse... on a signalé un vaisseau négrier à l'ancre dans la baie de Sainte-Marie.... je dois suivre tous ses mouvemens et ne pas le perdre de vue. Je retourne à mon bord; à la nuit j'enverrai ici des chaloupes pour vous chercher. Déjà, depuis un an, le ciel a encouragé nos efforts, protégé notre audace et la justice de notre cause!... nous avons repris à vos ennemis une partie de l'or qu'ils avaient amassé au prix de votre sang... et maintenant... nous aurons des amis, des compagnons, des soldats de plus... comme les autres, ils deviendront de bons, de fidèles marins.

Comme aux autres, je leur crierai: Branle-bas du combat! mort aux négriers.... Et nous verrons encore mon pavillon noir se balancer au-dessus de leurs navires.

BARCKAM. A cette nuit.

LÉONARD. A cette nuit, frères, surveillez l'arrivée des chaloupes... Prudence et courage... Adieu, adieu...

(Tous les nègres se jettent de nouveau au pied de Léonard, le conduisent jusqu'à la chaloupe où il s'embarque avec les matelots. La chaloupe s'éloigne.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, *excepté LÉONARD*, PITRE ET FIL-A-VOILE.

FRAIDA, *montrant le haut de la colline*. Voyez, voyez... la garde du roi qui se rend ici...

TINKING. Reculons, reculons, enfans, vous savez qu'il n'est pas permis de l'approcher.

BARCKAM. Quoi! toujours le même...

TINKING. Oh! toujours... Tiens, voilà les soldats... retirons-nous, mon fils; plus tard nous rentrerons dans la case.

(Le cortège descend du haut de la colline.)

SCÈNE VIII.

RADAME, MAFOUC, FRÉDÉRIC, YVON, MATELOTS, SUITE DU ROI.

(On présente au roi un canapé de bambou; il s'assied.)

RADAME. Mafouc, amène l'étranger que j'ai consenti à recevoir.

MAFOUC. Le voilà.

RADAME, à Frédéric. Tu es Français?

FRÉDÉRIC. Oui.

RADAME. Corsaire, négrier?

FRÉDÉRIC. L'un et l'autre.

RADAME. Et tu n'as pas hésité à jeter l'ancre sur cette côte.

FRÉDÉRIC. Non.

RADAME. Et tu as abordé seul?

FRÉDÉRIC. Avec mon lieutenant et ces matelots.

RADAME. Que veux-tu?

FRÉDÉRIC. Cent nègres.

RADAME. Et si je te les refusais?

FRÉDÉRIC. Je retournerais à mon bord sans cargaison.

RADAME. Et si je te retenais ici malgré toi?

FRÉDÉRIC. Je resterais; ou bien mes camarades viendraient me réclamer.

RADAME. Si je faisais de toi ce que tu fais de ceux que tu achètes, un esclave?

FRÉDÉRIC. Impossible...

RADAME. Pourquoi?

FRÉDÉRIC. Je me tuerais.

RADAME. Tu es jeune, et tu as du courage... nous nous entendrons. Que m'apportes-tu?

FRÉDÉRIC. Des piastres, des miroirs, du grenat, de l'eau-de-vie, des armes et des munitions.

RADAME. Des armes, des armes surtout; car vois-tu, moi aussi j'aime la guerre; c'est à elle que je dois toute ma puissance. Le nom de Radame est peut-être venu jusqu'à toi; dix ans de ma vie ont été employés à agrandir mes états; les Séclaves, les Malgaches, les Tainaves, ne reconnaissent plus qu'un seul maître. Maintenant je vais combattre les Mozambiques. Pour les vaincre, j'ai besoin d'armes, d'armes fabriquées dans votre Europe; pour cela je te donnerai des hommes, mes prisonniers, les Mozambiques eux-mêmes que j'échange contre les armes qui vont soumettre leur pays.

FRÉDÉRIC. Je suis prêt à faire l'échange.

RADAME. Tes armes d'abord, montre tes armes.

(Sur un signe de Frédéric, on apporte une caisse de fusils, d'épées, de sabres et des berils de poudre et de cartouches.)

RADAME. C'est bien... je suis content... et maintenant je veux donner aux Européens une idée de la force et de l'agilité des nègres. Viens à mes côtés.

DIVERTISSEMENT.

DANSE.—LUTTE.—PAS DES RAMBOUS.

FRÉDÉRIC, après le ballet. Mon lieutenant et ton courtier vont s'entendre. Reçois de mes mains ce sabre que je te destinai comme présent, et que Dieu t'accorde de longs jours: je retourne à mon bord.

RADAME. Adieu, Français, que Yankar te conduise.

FRÉDÉRIC, à part. Oh! je n'ai pas le courage de marchander ainsi les hommes... décidément, je suis un trop mauvais négrier.

(Il sort avec quelques matelots.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS excepté FRÉDÉRIC.

RADAME. Qu'on amène les prisonniers.

(On amène quelques noirs garrottés, un médecin les examine, leur tâte le pouls, leur frappe la poitrine, etc.)

YVON. Ils sont beaux!... en voici de bien faibles...

RADAME. Il faut les prendre tels qu'ils sont.

YVON. Des femmes!...

RADAME. Toutes fort jeunes, j'en donne deux pour un homme.

YVON, à un homme de sa suite. Marqueles de notre poinçon: ils sont à nous.

(On les marque sur l'épaule avec un fer qu'on a fait rougir.)

MAFOUC. Il nous manque vingt-quatre nègres.

RADAME. Que sont-ils devenus?

MAFOUC. Morts en mangeant le fruit empoisonné.

YVON. Il faut nous les compléter à tout prix. Nous ne pouvons emmener moins de cent noirs.

RADAME. Radame n'a qu'une promesse, je t'ai promis cent noirs aujourd'hui, tu les auras. Mafouc, prends des soldats avec toi... visite toutes les cases et prends ceux qui les habiteront, s'ils ne sont ni Voadziris ni Onibias... Il faut qu'avant le coucher du soleil j'aie ici les vingt-quatre noirs,

MAFOUC. Oui, oui, tu les auras... (A part.) Enfin, Tinking... Fraïda... Je le savais bien que je me vengerais. (Aux soldats.) Venez...

(Il sort avec des soldats.)

YVON. Tu vas donc nous donner tes sujets.

RADAME. Oui, ne les trouves-tu pas assez beaux.

YVON. Ça dépend.

RADAME. Mafouc choisira bien; ton maître est brave et généreux, je veux qu'il soit bien servi. (Ici on entend des cris et un grand tumulte au dehors.) Tiens, entends-tu, entends-tu... mes ordres s'exécutent...

YVON. On dirait la presse des matelots.

(Les cris redoublent, Barckam paraît tout-à-coup, les gardes l'arrêtent.)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, BARCKAM, FRAIDA, TINKING, BEDOUC.

BARCKAM. Laissez-moi, laissez-moi passer, je veux parler à notre roi Radame.

RADAME. Qui es-tu?... que veux-tu?...

BARCKAM. Eh quoi ! la traite, toujours la traite... non content de vendre tes prisonniers, tu nous vends, nous, les Hovas, nous, les vainqueurs de l'île, tes sujets, tes enfants.

RADAME. J'ai juré que je donnerais aujourd'hui à ce Français cent noirs, il faut que je les lui donne.

BARCKAM. Mais tu ne sais pas comment les blancs traitent les Hovas que tu leur vends. Oh ! si tu le savais, si un seul jour tu voyais un esclave avec son maître, tu abolirais la traite à Madagascar.

RADAME. Abolir la traite ! et des armes, où en trouverai-je pour me défendre ?

BARCKAM. Le nombre suffirait contre l'adresse des Européens. Ah ! je t'en supplie, plus de traite, plus d'esclavage.... rends à ce blanc ses présents et ses armes, et tes sujets sauront te défendre, vaincre avec toi et te rendre le premier monarque de la terre... Oh ! jetez-vous à ses pieds comme moi, nos prières l'attendriront peut-être... vois, roi Radame, vois une femme, un enfant, un vieillard, un homme qui t'implorent... C'est tout ton peuple qui te parle par ma voix....

RADAME. Va-t'en !... ce que tu dis est dangereux à entendre pour tes frères... affronter ton roi est une grande audace, je te la pardonne, mais va-t'en... c'est tout ce que tu peux obtenir de moi.

BARCKAM, se relevant. Ah !... impitoyable et sourd à la voix de tes sujets... oui, roi Radame, j'ai eu tort de fléchir le genou devant toi et de venir te supplier. J'ai cru pouvoir attendrir ceux qui trafiquent de la vie de leur semblable... je ne sais de celui qui vend ou de celui qui achète lequel mérite plus de malédictions !...

RADAME. Barckam, ta parole est trop dure, ce n'est pas impunément qu'on peut maudire Radame et l'insulter.

(Grand bruit au dehors.)

BARCKAM. O rage ! rage et impuissance ! on les fait esclaves et je ne puis rien !

(Plusieurs nègres entrent en scène poursuivis par les soldats qui les arrêtent de tous côtés.)

BARCKAM. Mafouc !... Mafouc !... courtier de nègres !...

MAFOUC. Voilà les vingt-quatre noirs...

RADAME, montrant Barckam. Ajoutes-y celui-ci... Blanc, je te le donne

MAFOUC, avec joie. Ah ! Barckam ! il est ici...

(On se jette sur Barckam, Fraïda et Tinking ; Bedouc s'échappe sans être vu et grimpe sur un arbre où il se tient blotti avec deux autres enfans.)

BARCKAM. Laissez-moi... laissez-moi... jamais... jamais...

(Un soldat lève sa sagaye sur Tinking.)

Misérable !... égorge-moi, mais respecte mon père.

(Les nègres sont attachés à des poteaux avec une longue chaîne par le milieu du corps.)

RADAME. Blanc, voilà ton compte, termine cette affaire avec Mafouc, que Yankar te conduise.

(Radame sort avec sa suite.)

YVON, passant en revue les esclaves et montrant Tinking. Celui-ci est bien vieux... bien faible.... jamais on ne me l'achètera...

MAFOUC, souriant et montrant Barckam. Oui, mais celui-là?...

YVON. A la bonne heure... il est solide, je t'en donne tout ce que tu voudras...

MAFOUC. Allons, allons, il n'y a pas à marchander... Cent esclaves, et toi, de quoi en armer cent autres.

YVON. C'est convenu. Voici ma marchandise.

MAFOUC. Et voilà la mienne.

YVON. Cette nuit nous viendrons la prendre. Ils sont bien attachés.

MAFOUC. Très-bien... n'est-ce pas Barckam ?

(Barckam se tait et le regarde avec mépris. Les armes et les munitions ont été portées dans la case de Mafouc.)

MAFOUC. Soldats, ne vous éloignez pas. Adieu, Barckam.

(Sortie de Mafouc, d'Yvon et des gardes ; les sentinelles restent au fond, sur la colline.)

SCÈNE XI.

BARCKAM, TINKING, FRAIDA ET LES NÈGRES ENCHAÎNÉS.

BARCKAM. Mafouc !... c'est lui... c'est encore lui qui nous a livrés ! Ah ! de tous les tourmens que j'éprouve, le plus grand

est de ne pouvoir l'écraser, lui déchirer le cœur!.... (*La nuit est venue; la plus grande partie des nègres s'est laissé tomber sur sa chaîne, comme désespérés et se résignant à son sort.*) Au nom du ciel, Fraïda, retiens tes larmes..... elles ajoutent à mes souffrances, à ma rage.... Voyez, voyez autour de nous, pas un de nos frères qui partage mon indignation, ma colère, qui veuille faire un effort pour briser ses chaînes et les rejeter sur la tête de ses bourreaux.

TINKING. Non, pas un. Moi, Barckam, tu me connais. Ainsi qu'à toi, pour être libre, rien ne me coûterait... mais à nous deux, pourrions-nous seulement la rompre cette chaîne ?

BARCKAM. Oui... déjà, oubliant leur misère, leur abaissement.... Tiens! leurs yeux se ferment... ils vont dormir... et demain ils se réveilleront à fond de cale du vaisseau négrier. Ah!..... attendez, attendez.... pas de bruit.... et peut-être.... (*Il fait un effort pour briser sa chaîne.*) Aidez-moi... aidez-moi donc... là! là!.. Vains efforts... mes doigts meurtris... mes forces épuisées... esclave!.... Fraïda, mon père... ne songeons plus qu'à mourir...

BEDOU, du haut de l'arbre. Père!... père!...

FRAÏDA. Ah!... mon fils!... tiens, par là... Barckam...

BEDOU. Père, c'est moi... attends...

(Il descend rapidement de l'arbre et se glisse sans être vu auprès de Barckam; les deux petits nègres qui étaient avec lui en font autant.)

BARCKAM. Mon fils! tu es libre, toi, du moins...

BEDOU, montrant la case de Mafouc. Père... là sont des armes... les veux-tu?...

BARCKAM. Des armes.... là... là.... dis-tu?... Ah! donne, donne... à moi, à eux, à eux tous.... et d'ici, quoique liés à ces poteaux, nous combattrons nos ennemis, et du moins nous nous ferons tuer si nous ne pouvons nous faire libres.

(Bedou et les enfans courent à la case de Mafouc et en rapportent des armes à Barckam et Tinking.)

BARCKAM, montrant les nègres qui dorment. A eux, à eux aussi des armes, et dis-leur que c'est pour être libres!

(Les enfans lui obéissent.)

Frères, l'heure est venue.... Liberté! vengeance!

(Quelques nègres soulèvent la tête, répètent machinalement les mots : Liberté! Vengeance! puis ils retombent endormis.)

BARCKAM. Ah! ces mots ne peuvent rien sur eux... Que faire? par quel moyen les ranimer?... (*Montrant un baril d'eau-de-vie laissé par les négriers sur le seuil de la case de Mafouc.*) Ah! de l'eau-de-vie... prends, prends!... Frères, frères, réveillez-vous, de l'eau-de-vie!... à boire! à boire!

(Les enfans ont défoncé le baril d'eau-de-vie; ils remplissent des noix de coco, se rapprochent des nègres endormis, les réveillent et les font boire.)

Des armes! des armes! tenez, prenez, prenez donc... (*Ils prennent les armes que les enfans avaient laissées à leurs pieds.*) Vengeance et liberté!

CRI GÉNÉRAL DES NÈGRES. Vengeance et liberté!

(Barckam tire un coup de fusil sur une des sentinelles placées dans le haut de la colline. Aussitôt des gardes du roi arrivent et font feu. Les nègres, toujours enchaînés aux poteaux par le milieu du corps, se sont baissés pour éviter les balles, ils se relèvent et font feu à leur tour. Puis on les allague de plus près... Ils se défendent avec énergie, et forment une phalange autour de leurs poteaux, renversent un grand nombre de leurs ennemis. D'une part Mafouc et d'autres soldats de Radame; de l'autre Frédéric, Yvon et des matelots vannesois charger la face du combat. Frédéric, dans la mêlée frappe d'un coup d'épée Tinking, le père de Barckam. Puis, on voit paraître sur les rochers Léonard, Pitre, F'il-à-Voile, et tous les matelots et les nègres de l'équipage de Léonard. Bientôt tous les soldats de Radame sont terrassés. Des matelots se sont emparés de Mafouc et de Frédéric. Léonard, placé sur le haut de la colline, n'a pu voir son frère. La case de Mafouc est incendiée. Le combat cesse.)

BARCKAM, embrassant le cadavre de son père, puis regardant avec fureur Frédéric qui est renversé à deux pas de lui. Mon père, tu seras vengé!!!

(La toile tombe.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

UNE EXÉCUTION A BORD.

La scène se passe dans l'entrepôt du brick commandé par Léonard.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONARD, BARCKAM, FRAIDA, BEDOUC, PITRE, FIL-A-VOILE, Tout l'EQUIPAGE, NÈGRES ET BLANCS.

(Au lever du rideau, tous les marins, blancs et noirs, sont en rang, debout, le chapeau à la main autour d'une espèce de civière formée par des fusils placés en croix sur des tambours, et supportant un cadavre enveloppé dans un linceul; plus près du cadavre, Barckam, Fraïda et Bedouc pleurant; au milieu du théâtre, Léonard.)

BARCKAM. Oui, camarades, à nous la victoire; grâce à toi, Léonard, nous avons échappé à la tyrannie de Radame, à l'avidité du négrier, et ceux que l'on voulait emmener en esclavage sont libres à bord du brick *la Justice*; mais moi, moi... de quel prix cette fois ai-je payé la liberté?... Mon père!... il est là, mort!... et je ne devais le revoir que pour lui dire un éternel adieu!...

LÉONARD. Ami..... ta douleur..... je la comprends, moi, privé depuis si longtemps des embrassements de tous les miens, moi triste et désespéré, même après une victoire; moi qui n'ai pas comme toi un enfant, une femme, pour partager, pour adoucir mes chagrins.... Ton père est mort en brave, et j'ai voulu qu'on lui rendit à bord les honneurs funèbres que nous devons aux plus intrépides de nos camarades. Qu'on place sur sa poitrine l'arme avec laquelle il se défendait quand il est mort; autour de cette voile qui lui sert de linceul, nos armes et notre pavillon.

(Ce mouvement s'exécute. Musique funèbre. Roulement.)

Mon Dieu!... le corsaire n'a pas d'au-mônier sur son navire pour lui servir d'interprète auprès de toi; pas un livre de prières où il puisse lire l'oraison des morts sur les restes de ses frères; et pourtant.... tu entendras sa voix, et la simple prière qu'il t'adressera au nom de tous ces marins que le monde a repoussés, mais qui espèrent toujours en toi, en ta clémence, en ta justice! A genoux, camarades! à genoux!

(Tout le monde s'agenouille. Musique. Roulement.)

LÉONARD. Un frère va nous quitter pour jamais : la mer va engloutir sa dépouille mortelle; et toi, mon Dieu, prends son âme, toi devant qui disparaissent tous les préjugés, toutes les distinctions humaines; tôt ou tard la mort vient tous nous réunir auprès de toi, forts et faibles, pauvres et riches, maîtres et esclaves. Mon Dieu! reçois l'âme de notre frère, car il fut bon et juste, car il n'a jamais versé de sang innocent, car il est mort en défendant ses droits.

Tout le monde se relève.

LÉONARD, se rapprochant du cadavre. Adieu, pour jamais, adieu!

BARCKAM. Un instant! encore un instant.... Père, j'en fais serment sur ton linceul, par ce sang qui coule encore de ta blessure... je ferai tomber la tête de ton meurtrier. (avec effort.) Adieu! adieu!

TOUT L'EQUIPAGE. Adieu!

(Musique. — Canonade. — Le corps est jeté à la mer. Barckam fait éloigner sa femme et son fils.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, excepté FRAIDA et BEDOUC.

LÉONARD. Et maintenant... la justice?

BARCKAM. Oui, la justice!

LÉONARD. Pitre, ne m'as-tu pas dit que le traître Mafouc avait été pris par vous et jeté à fond de cale? Qu'on me l'amène.

(Sortie de Pitre et de quelques matelots.)

BARCKAM, à lui-même. Mafouc!... oui, lui d'abord.... et puis ensuite.... je l'ai juré.

(Mafouc entre par le dessous, conduit par Pitre et des matelots.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, MAFOUC.

LÉONARD, à Mafouc. Me reconnais-tu.

MAFOUC. Oui, capitaine Léonard, tu es mon ennemi, comme je suis le tien depuis la prison de l'île Bourbon.

LÉONARD. Tu me rappelles le premier de tes crimes ; il a été puni. Comme aujourd'hui, j'avais à prononcer ton arrêt, et je t'ai laissé la vie, la vie avec le déshonneur.... Mais, qu'est-ce pour toi qu'une flétrissure?... Tu l'oubliais en devenant riche et puissant au prix du sang de tes compatriotes ; et du pont de ce brick, nous pourrions encore voir le rivage où par toi, par ton infâme trahison, tant d'hommes ont été égorgés. Mafouc, n'as-tu rien à dire pour te défendre ?

MAFOUC. Léonard.... le brick négrier croise toujours dans la baie de Sainte-Marie.... en peu d'instans il peut rejoindre le tien.

LÉONARD. Je l'attends... Oh ! je l'attends avec impatience.

MAFOUC. Son équipage est plus nombreux, plus fort, mieux exercé que celui-ci, et avec le secours des soldats de Radame....

LÉONARD. Que m'importe ?

MAFOUC. Bientôt ma mort serait vengée.

LÉONARD. Des menaces !

MAFOUC. Pour racheter mes jours, au contraire, de riches trésors passeraient à bord de ton navire, et la parole du roi assurerait à jamais l'affranchissement de tous ces hommes.

LÉONARD. Leur affranchissement ! ils l'assureront eux-mêmes en combattant... Des richesses ! tu peux y tenir, toi, à cet or, qui a fait de toi un traître et un lâche.

MAFOUC. Un lâche !

LÉONARD. Oui.... il y a un an, prisonnier de l'île Bourbon, tu nous disais : Tuez-moi.... je ne tremblerai pas. Aujourd'hui, riche, et voadziris de Madagascar, tu regrettes ton or et ta puissance, et tu as peur de mourir ?

MAFOUC. Moi !... frappez-moi donc.... Ma vengeance.... je la lègue au capitaine négrier.... Léonard, quand tu vas le voir, ce capitaine.... *(Il rit frénétiquement.)* Ah ! ah ! ah !... je n'ai plus rien à te dire, qu'on me tue.

LÉONARD. Eh bien !... tenez, amis.... *(Il lui arrache le manteau qui lui recouvrait l'épaule.)* « Flétri pour avoir vendu ses frères.... » et maintenant.... mis à mort pour avoir vendu ses frères !... Qu'on l'entraîne sur le pont, et qu'il soit exécuté à l'instant, à l'instant même.

(Les matelots et les nègres emmènent Mafouc. On entend une fusillade au-dessus de l'entrepont ; puis nègres et matelots redescendent et viennent se ranger autour de Léonard.)

SCENE IV.

LES MÉNES, *excepté* MAFOUC.

LÉONARD. Qu'on inscrive sur le registre du bord son crime, son arrêt et son châtiment ; ajoutez que, dès ce jour, tout homme faisant la traite des nègres, et saisi par nous les armes à la main en défendant cet exécrable trafic, sera fusillé, ou pendu à la grande vergue, pour effrayer les vaisseaux négriers du plus loin qu'ils apercevront le pavillon du corsaire Léonard. *(Un homme s'est assis et a écrit sous la dictée de Léonard.)* Vous approuvez tous l'article que je viens d'ajouter à notre règlement, et ce sera pour nous une loi sacrée, irrévocable ?

BARCKAM, *qui est resté jusque-là absorbé dans ses réflexions, s'avance vers Léonard.* Oui, irrévocable... nous jurons tous de ne jamais faire grâce aux négriers. Vous-même, capitaine Léonard, vous n'aurez pas le droit de faire grâce.

LÉONARD. Grâce ! me l'a-t-on faite à moi ? Je serai juge à bord comme ils l'étaient dans leur conseil, et comme eux, juge inexorable, je n'épargnerai personne.

BARCKAM. Personne ? vous le jurez.

LÉONARD. Je le jure.

BARCKAM. Eh bien !... en même tems que le traître Mafouc, le capitaine du vaisseau négrier a été saisi par moi l'épée à la main, et avec cette épée... *(Pleurant.)* Il venait de tuer mon père... capitaine Léonard, je demande justice.

LÉONARD. Qu'il meure !

TOUTS. Oui, qu'il meure !

BARCKAM. Vous me permettez d'en finir avec lui comme vous venez d'en finir avec l'autre ?

LÉONARD. Oui, mais ici, en présence de nous tous, et après que ma voix aura prononcé son arrêt.

BARCKAM. J'ai votre promesse et la loi que vous avez dictée tout à l'heure.

LÉONARD. Cette loi ; cette promesse.... si j'y manque jamais.... qu'on me tue.... Va chercher cet homme.

(Sortie de Barckam, de Pitre, des nègres et des matelots.)

SCENE V.

LÉONARD, FIL-A-VOILE, *dans un coin du vaisseau.*

(Léonard s'est assis et parcourt le registre sur lequel on vient d'écrire.)

FIL-A-VOILE, *fumant.* Il n'est pas de

bonne humeur aujourd'hui, le capitaine.

(Il se promène en long et en large, toujours fumant, et regardant de temps en temps les mouvements de Léonard.)

LÉONARD. Ce registre... s'il venait à tomber un jour entre les mains de nos ennemis... ils apprendraient alors comme ma justice était prompte et terrible! je leur ai dit que je me séparais de la société, que je défendrais, que je vengerais ceux qui étaient abandonnés, proscrits, opprimés par elles... Ils verraient que j'ai tenu mes sermens... Ah! les cruels! comme ils ont endurci mon cœur!... Tout à l'heure, lorsqu'on a tué ce misérable, j'éprouvais je ne sais quel affreux plaisir à entendre exécuter l'arrêt que je venais de rendre... et maintenant encore, j'attends avec impatience ce capitaine négrier que d'avance j'ai condamné à mort... Il le faut!... c'est justice... justice! Pauvre insensé! qui mets tes passions et ta colère à la place du droit et de la raison... Les hommes ont brisé pour jamais ton existence, et tu t'en venges en détail! et tu ne te fais le protecteur de quelques-uns que pour en détruire beaucoup d'autres!... Ah!... c'est que je suis si malheureux!... Et j'ai cru que cette vie agitée d'un pirate, le bonheur, la gloire d'être appelé le libérateur des nègres... que sais-je enfin? peut-être la vue du sang et du carnage... que tout cela m'étourdirait sur mes misères... Non, non, il est là, toujours, toujours là... ce poignard qu'ils m'ont enfoncé dans le cœur, et toujours, je crois entendre retentir à mes oreilles, dégradé! dégradé!

(Il se rassied et pleure.)

FIL-A-VOILE, *accourant à lui*. Ah! mon Dieu! capitaine... qu'est-ce que vous avez?... Le diable m'emporte si vous ne pleurez pas!...

LÉONARD. Enfant!... tais-toi, tais-toi... pour Dieu, ne dis pas à d'autres ce que tu as vu, ce que tu as entendu... car le pirate doit être dur et impitoyable... car dans un instant il va rendre une sentence de mort... ou ne lira sur son visage ni trouble ni émotion... et personne, entends-tu bien, mon ami, personne au monde, excepté toi, ne doit savoir que Léonard a pleuré.

FIL-A-VOILE, *pleurant aussi*. Non, mon capitaine, personne... (A part.) Je ne sais pas pourquoi il a pleuré; mais c'est égal... sacrédieu! ça me fait de l'effet.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PITRE.

PITRE, *accourant précipitamment*. Capitaine!... capitaine! si vous saviez...

LÉONARD. Quoi donc?

PITRE. Ce pirate, ce commandant du vaisseau...

LÉONARD. Eh bien?

PITRE. Barckam et ses matelots se sont emparés de lui... je l'ai vu...

CRIS DANS LA COULISSE. A mort! à mort! le négrier!

PITRE. Entendez-vous? les voilà!... ils vont le tuer, mon capitaine.

LÉONARD. Que t'importe? n'avons-nous pas tous juré sa mort?...

PITRE. Eh bien! apprenez donc...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC, *entrant du dessous poursuivi par Barckam et les Nègres*.

TOUS. A mort le négrier!

BARCKAM. A mort celui qui a tué mon père!

FRÉDÉRIC. Eh bien! où est-il donc, ce capitaine de brigands et d'assassins.... Léonard!

LÉONARD. Frédéric! mon frère!

TOUS. Son frère!

(Moment de silence. Tous les personnages en scène semblent hésiter à prendre une résolution.)

BARCKAM, *s'avançant, et lisant lentement sur le registre*. Capitaine!... « Touthomme, » faisant la traite des nègres, et saisi par » nous les armes à sa main en défendant » cet exécrable trafic, sera fusillé ou pendu » à la grande vergue, pour effrayer les » vaisseaux négriers du plus loin qu'ils » apercevront le pavillon du corsaire Léonard. »

FRÉDÉRIC. Diable! fusillé, passe encore, mais pendu!

BARCKAM, *à Léonard*. Cette loi est votre ouvrage; nous avons reçu vos sermens comme vous avez reçu les nôtres.... Nos frères ont été égorgés par ses soldats; mon vieux père a été tué de sa main... et ce n'est pas tout... (S'adressant à un des nègres qui l'entourent.) Ami, monte sur le pont... et dis-nous ce qui se passe à présent sur le vaisseau dont cet homme est le capitaine.

LE NÈGRE. Ciel!... en haut des mâts!

des cadavres suspendus... des cadavres de nègres! Venez, regardez donc.

Cri général.)

LÉONARD. Grand Dieu!... mon frère, ah! comment te sauver maintenant?

FRÉDÉRIC. Je n'y comprends rien... c'est mon gredin de lieutenant qui aura fait tout cela. Aussi... si jamais je le retrouve, il me le paiera.

BARCKAM. Oui, tu ne lui pardonnerais pas d'avoir tué des hommes dont l'existence rapporte de l'or. Amis, justice! justice!... Pour tant de cadavres, un seul! le sien! le sien! capitaine, tu nous dois son supplice! il ne sera pas dit que tu aies enfreint la loi aussitôt après l'avoir faite! à mort! à mort! Et lui aussi, comme nos frères, pendu! pendu!

TOUS LES NÈGRES ET LES MATELOTS, se pressant autour de Barckam. Pendu! pendu!

(Tous se portent en masse vers Frédéric qui est protégé par son frère, Pitre et le petit mousse.)

LÉONARD. Arrêtez!... arrière!... je suis votre capitaine, arrière, vous dis-je, et je vous ordonne à tous le plus profond silence!... qui de vous osera lever la main sur lui tant que sa sentence n'a pas été prononcée par moi! attendez mes ordres.

(Tous les personnages se sont reculés devant lui, et se trouvent à quelque distance de Frédéric. Léonard fait signe aussi à Pitre et Fil-à-Vaile de s'éloigner un peu; il se rapproche alors de son frère, et lui serre la main avec douleur.)

FRÉDÉRIC. Mon pauvre Léonard... console-toi... qu'est-ce après tout que mon existence, tu sais bien que je n'y tiens pas... et c'est un hasard si depuis longtemps je ne m'en suis pas défait moi-même... Voyons, je suis préparé, fais ton devoir, remplis tes promesses... Seulement j'ai deux prières à te faire.. d'abord, quand je serai mort donne bien la chasse à mon bâtiment, c'est à toi de punir mon lieutenant et mon équipage des exécutions sanglantes qu'on vient de faire! et je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pouvoir combattre sous tes ordres pour me donner le plaisir de couler à fond le brick de mon armateur... Ecoute encore... Il y a un an, à l'île Bourbon, tu me disais: Frère, une arme!... je ne veux pas être dégradé... et moi, je te dis aujourd'hui: Frère, une arme! je ne veux pas être pendu!... tu comprends?

LÉONARD, lui serrant la main. C'en est fait!... il le faut! il le faut! tel devrait être le terme de nos misérables destinées!..

Nous devons enfin nous réunir ici, et pour toujours.

FRÉDÉRIC. Pour toujours! mon ami, que signifie...

LÉONARD. Toi, Barckam, et vous tous, écoutez... Vous avez voulu du sang en échange de celui de vos frères... vous serez satisfaits... Chacun à son rang... Portez armes! et vous... écrivez, là, sur ce registre, à la suite de ces lignes que Barckam vient de lire. « Une heure après avoir dicté cette loi, après avoir juré de ne jamais faire grâce, le capitaine Léonard » a été parjure. »

TOUS. Parjure!...

LÉONARD. Écrivez donc... parjure, entendez-vous... « Il a refusé de prononcer » un arrêt de mort, et il a été fusillé par » son équipage avec celui qu'il voulait » sauver. »

PITRE. Fusillé! lui, le capitaine.

FRÉDÉRIC. Mon frère.

LÉONARD. Mais écrivez donc... je vous l'ordonne... et maintenant, frère, embrasse-moi... et que le libérateur des nègres et le capitaine, leur ennemi, soient frappés dans les bras l'un de l'autre. Ap-prêtez armes!... en joue, feu!

(Tont l'équipage tombe à genoux, excepté Barckam.)

TOUS. Jamais! jamais! vive notre capitaine!

LÉONARD. Ah!... mes amis!... mes braves camarades... *(A Barckam qui est toujours debout et la main sur la détente de son fusil.)* Et toi, Barckam?

BARCKAM. Moi?... *(Faisant un effort sur lui-même, et laissant tomber son fusil.)* Capitaine, je vous sacrifie plus que ma vie: mon père ne sera pas vengé.

(Ici on entend une bordée de coups de canon.)

PITRE. Entendez-vous? c'est le brick qui nous salue.

TOUS. Le brick!

FIL-A-VOILE, du haut de l'échelle qui conduit au pont. Il cingle vers nous avec vitesse... le voilà! le voilà!...

LÉONARD. Enfin!... ah! grâce au ciel, Frédéric, tu n'es pas là pour le commander! aux armes! aux armes!

FRÉDÉRIC. Et tu penses bien qu'à présent, Léonard, mes amis et mes ennemis sont ceux de mon frère. Voyons... un sabre, une carabine... qu'on me place au poste le plus dangereux... tiens, à côté de toi, Barckam.

LÉONARD. Je te le disais bien, nous voilà réunis pour toujours. Enfants! attention à la manœuvre! tout le monde sur le pont! Branle-bas général de combat!

TOUS. Au combat ! au combat !

(La décoration change.)

COMBAT NAVAL.

(La scène se passe en pleine mer, de nuit, par un gros temps. Un navire à trois mâts est à l'ancre sur la gauche et semble attendre le combat : c'est le brick négrier. On voit arriver de l'autre côté le second navire à deux mâts, voiles déployées... C'est celui commandé par Léonard.)

SCÈNE VIII.

LÉONARD, FRÉDÉRIC, BARCKAM,
MATELOTS, NÈGRES, NÉGRILIENS.

LÉONARD, *le porte-voix à la main.* Range à cagner la misaine... (*On exécute à mesure les commandemens au bruit du canon et de la mousqueterie.*) Cargue !... hâle bas les deux focs... Drisse la voile d'étai... la barre de

dessous... borde la brigantine..... brasse tribord grand hunier..... feu tribord... A l'abordage ! jetez les grappins..... hardi, garçons ! à l'abordage !...

TOUS. A l'abordage !

(Tout l'équipage de Léonard passe sur le navire ennemi. On se bat avec acharnement. Enfin l'avantage reste au vaisseau commandé par Léonard. L'autre est incendié. Cri général de tout l'équipage :)

Victoire ! victoire ! Vive le corsaire noir :
vive le capitaine Léonard !

(Reprise crescendo à l'orchestre de l'air qui termine le troisième acte.)

CHŒUR GÉNÉRAL.

Il est vainqueur ! gloire au corsaire !
Honneur à son pavillon noir !

(La toile tombe.)

FIN.

66849